

ELYSE CHARBONNEAU

LE CORRIDOR



La Plume d'Or

Éditeur:
Les Éditions La Plume D'Or
4604 Papineau
Montréal, Québec, Canada
H2H 1V3
514-528-7219
<http://editionslpd.com>

LE CORRIDOR

ÉLYSE CHARBONNEAU



Table des matières

Prologue	6
Porte 12	9
PORTE 9	15
Porte 13	22
Porte 18	27
Porte 34	31
Porte 23	36
Porte 2	43
Porte 28	50
Porte inconnue	55
Porte 25	63

Catalogage avant publication de Bibliothèque et Archives nationales du Québec et Bibliothèque et Archives Canada

Charbonneau, Elyse, 1979-, auteur

Le corridor / Elyse Charbonneau.

2e édition.

Édition originale : Lanoraie (Québec) Canada : Les Éditions Première chance, [2016].

Publié en formats imprimé(s) et électronique(s).

ISBN 978-2-924849-26-2 (couverture souple : vol. 1)

ISBN 978-2-924849-27-9 (EPUB : vol. 1)

ISBN 978-2-924849-28-6 (PDF : vol. 1)

I. Titre.

PS8605.H365C67 2018 C843'.6 C2018-941226-7

PS9605.H365C67 2018 C2018-941227-5

Nous reconnaissons l'aide financière du gouvernement du Canada par l'entremise du Fonds du livre du Canada (FLC) ainsi que celle de la SODEC pour nos activités d'édition.



Conception graphique de la couverture : Graf XXL

© Elyse Charbonneau, 2018

Dépôt légal – 2018

Bibliothèque et Archives nationales du Québec

Bibliothèque et Archives Canada

Tous droits de traduction et d'adaptation réservés. Toute reproduction d'un extrait de ce livre, par quelque procédé que ce soit, est strictement interdite sans l'autorisation écrite de l'éditeur.

Imprimé et relié au Canada

2^e impression : août 2018

Prologue

Elle ouvre la porte et entre. Sa main droite se place instinctivement devant ses yeux larmoyants en guise de protection. Ses paupières agissent contre sa volonté et tentent de se fermer, se sentant agressées par une vive lumière blanche aveuglante. Le paysage se dessine finalement devant elle. Un corridor. Un simple et long corridor blanc silencieux, où seules de nombreuses portes lui font contraste. Caroline baisse la tête et constate avec effroi que sa belle robe fleurie et ses magnifiques sandales noires ont été troquées par de vulgaires habits de coton, soit un chandail à manches courtes, un pantalon, des bas et des chaussures de course, tous absents de quelque couleur que ce soit, s'agençant parfaitement aux murs qui l'entourent. Ne sentant plus sa voluptueuse chevelure châtain lui tomber sur les épaules, elle porte ses mains sur sa tête et comprend qu'ils sont maintenant retenus en queue de cheval. Ne comprenant pas ce qui lui arrive ni où elle se trouve, elle se retourne brusquement, voulant emprunter la porte qu'elle venait tout juste de traverser. Retourner d'où elle vient.

Rien. La porte a disparu et fait maintenant place à un mur de briques rouges. La vue embrouillée par les larmes, Caroline parcourt de ses doigts tremblants la cloison, à la recherche d'une possible porte secrète, d'une faiblesse dans le ciment. N'ayant pour résultat que des éraflures, elle succombe à la panique. Elle frappe de toutes ses forces sur cette paroi qui la garde prisonnière dans ce couloir qui lui est totalement inconnu. À bout de souffle et épuisée, elle s'écroule sur le sol froid, le visage et les mains enflés en raison de la douleur et des larmes versées en abondance. Sa gorge brûlante et irritée par ses hurlements la fait souffrir. Recroquevillée dans un coin, elle serre fortement ses jambes contre son torse et contemple le silence insupportable.

Elle regarde, observe, analyse. Elle appelle au secours, demande s'il y a quelqu'un. Aucune réponse. Les mains devant les yeux, elle tente de fouiller dans sa mémoire, à la recherche de son plus récent souvenir.

-Où étais-je ? Avec qui ? se demande-t-elle.

Elle se rappelle pourtant la manière dont elle était vêtue, mais reste incapable d'incorporer sa tenue dans un événement. Ça ne peut être qu'un rêve. Elle se dit que si elle retire ses mains de son visage tout doucement, le plafond de sa chambre lui apparaîtra comme par magie et la peur fera place au soulagement. Une ouverture se forme tranquillement entre son majeur et son index. Brusquement, ses deux mains s'écartent pour laisser son visage à découvert, permettant à ses yeux horrifiés de voir qu'elle est toujours enfermée dans cet intimidant corridor. Incapable d'accepter la situation, elle retourne dans sa tête et tente de faire le vide.

Maintenant un peu plus calme et ayant presque retrouvé ses esprits, elle se lève tranquillement et entame le pas, ne sentant aucune présence menaçante. Les portes sont numérotées de 1 à 38 et ne donnent aucun indice sur ce qui peut se passer

derrière. Plusieurs questions lui hantent l'esprit : où suis-je ? Pourquoi suis-je ici ? Que se passe-t-il ? Son corps tout entier recommence à trembler. Elle place sa tête entre ses mains et tente de se ressaisir. Elle doit rester calme et essayer de comprendre ce qui lui arrive, ce qu'elle doit faire pour retourner chez elle. Malgré le fait qu'elle se retrouve dans cet endroit depuis peu, le confort de son foyer lui manque. La douceur et la chaleur de sa couverture préférée dont elle ne peut se séparer lorsqu'elle s'assoit confortablement dans son divan pour regarder la télé, l'odeur d'un bon café réconfortant, mais par-dessus tout, sa famille lui manque désespérément.

Surprise par cette saugrenue pensée, elle cherche à comprendre pourquoi lui apparaît cette soudaine envie d'être en leur présence. Caroline avait cessé de gaspiller son énergie à simplement penser à eux. Depuis plusieurs années maintenant, elle n'a plus de contact avec ses proches. Après s'être disputée avec sa sœur, elle avait coupé les ponts. Les réelles raisons de cette querelle lui échappent totalement. Ses parents trouvant son comportement inacceptable s'étaient rangés du côté de l'aînée, ce qui lui avait brisé le cœur. Immergée dans l'orgueil, la honte, la colère et la rivalité, impossible pour elle de se rabaisser à téléphoner ou d'aller visiter sa soeur. De toute façon, ce n'est pas à elle de faire les premiers pas, car la seule chose dont elle se souvienne est que c'est elle qui mérite des excuses et non le contraire. Entretemps, sa sœur avait donné naissance à deux enfants dont elle n'a encore jamais fait la connaissance. C'était son choix et elle l'assumait parfaitement. Enfin, c'est ce qu'elle laissait croire et paraître. Elle avait même presque réussi à se convaincre que c'était vrai. Préférant avoir raison et gagner son point de vue, elle décida de rejeter tout ce qui pouvait apporter un bonheur inconditionnel dans sa triste vie.

Aujourd'hui, se sentant plus seule que jamais, elle doute. Un sentiment nouveau se développe en elle. Le regret. Elle regrette la tournure des événements passés. Juliette a probablement outrepassé les bornes pour que Caroline lui en veuille à ce point. Elle en veut à sa sœur à qui tout réussit et qui possède tout ce qu'elle considère comme étant important et essentiel dans une existence, contrairement à elle, qui ne collectionne que les échecs dans tous les domaines. La jeune femme a toujours été consciente de la présence de ce doute qui rôdait dans tout son être. Il errait très profondément en elle, luttant pour sa survie, essayant de se faire entendre. Tentant de lui dire que peut-être elle avait tort, qu'il y avait matière à réflexion. Mais elle l'avait évité, enterré, refusait d'y prêter une quelconque attention.

Elle réalise, tardivement certes, mais réalise tout de même que ce doute qui planait n'était pas là sans raison. Cette jalousie malade ne lui a apporté rien de bon et elle se sent perdue plus que jamais. Caroline aimerait tant que cette querelle n'ait jamais eu lieu. Elle voudrait serrer sa sœur dans ses bras et l'avoir près d'elle, comme avant, pour surmonter cet obstacle dont elle ne connaît ni la cause ni l'ampleur. Ce n'est pas facile à avouer, mais elle a besoin de quelqu'un à ses côtés, elle a besoin de sa sœur. Même si elle s'était toujours montrée indifférente envers eux, elle voudrait embrasser ces deux enfants qui sont sans doute les deux plus merveilleux petits êtres sur la terre. Ceux qu'elle n'aura jamais la chance d'avoir, mais qu'elle pourrait tout

autant aimer, comme si c'était les siens. Après mûres réflexions, sa soeur ne peut avoir commis un geste si grave qui peut justifier le fait de la rejeter ainsi, et encore moins ses enfants.

Une idée terrifiante lui traverse l'esprit. Et s'il était trop tard? Peut-être se trouve-t-elle dans le corridor de la mort et n'aura jamais la chance de réparer ce qui a été brisé. Jamais elle ne pourra reposer en paix si elle n'a pas la chance de s'excuser, de supplier sa sœur de lui pardonner, de renouer avec leur passé. Caroline se retrouvera dans les limbes, ruminant et s'apitoyant sur son sort pour l'éternité. Elle inspire profondément, tente de contrôler de nombreuses larmes de culpabilité qui ne demandent qu'à jaillir de leur lieu de production. Elle doit absolument maîtriser ses émotions et ses états d'âme, car ce n'est, selon elle, pas le moment idéal pour remettre son existence en question. Elle n'arrive pas à comprendre ce qui lui arrive, jamais elle n'avait autant perdu le contrôle sur ses pensées. Il avait toujours été si facile, pour elle, de faire abstraction de tout ce qu'elle considérait comme nuisible dans sa vie. Premièrement, elle se sent pleine de vie, donc convaincue de ne pas être décédée. De toute façon, elle n'a pas le choix de faire toujours partie du monde des vivants, car elle reconnaît finalement qu'elle a des choses à régler. Deuxièmement, elle se dit qu'elle devrait peut-être davantage se concentrer sur ce qu'elle peut contrôler afin de résoudre le problème, même s'il est de nature inconnue, plutôt que d'essayer de comprendre le pourquoi du comment. Remplie d'une soudaine et mystérieuse force, elle comprend qu'elle a deux choix : elle peut s'asseoir, sucer son pouce, se morfondre en attendant qu'on vienne miraculeusement la sauver ; ou prendre les choses en main, chose qu'elle aurait dû appliquer plus souvent dans sa vie, et foncer. Tout faire pour s'en sortir. Après une très brève analyse de la situation et des lieux, elle se dit que l'évidence même est de prendre une porte et l'ouvrir. Facile, mais laquelle choisir ? Il y en a tellement. Elles sont toutes identiques et ne sont inspirantes d'aucune façon. Il ne faut tout de même pas être un fin renard pour comprendre que si les portes sont numérotées, ce n'est pas pour rien. Maintenant, faut-il y aller en ordre chronologique ou prendre n'importe quelle porte par pur et simple hasard ? Par curiosité, elle décide de commencer par vérifier si elles sont enclines à lui révéler ce qu'elles cachent. Elle pose une main craintive sur l'une des nombreuses poignées et fait un petit mouvement de rotation vers la droite, puis vers la gauche.

Déverrouillées. L'incertitude et l'appréhension lui font par contre faire un léger mouvement de recul. Son instinct lui suggère fortement de choisir judicieusement. Elle regarde autour d'elle ; tous ces chiffres tourbillonnent et se brouillent. Étourdie et nauséuse, elle ferme les yeux, puis un chiffre se dessine dans ses pensées. Numéro 12. Sa date de fête. Heureuse, mais gênée de ne pas y avoir pensé plus tôt, elle se dirige vers sa probable porte de sortie. Enfin, c'est ce qu'elle souhaite de tout son cœur. Elle ferme les yeux, compte jusqu'à trois, puis ouvre la porte.

Porte 12

La baisse d'intensité d'éclairage est flagrante et apaisante, mais pour quelques secondes seulement. Étonnée d'être allongée dans un lit à baldaquin, Caroline observe les alentours. Les draps sont blancs et en soie. Les rideaux autour du lit sont également blancs, mais transparents. Un vent léger, mais très froid la fait frissonner. Elle a l'étrange impression de sortir d'un paisible sommeil. Elle regarde et examine la chambre dans laquelle elle se situe et qui lui est étrangère.

-Où suis-je ? Comment suis-je arrivée dans cet endroit ? Mais que se passe-t-il ? Je n'y comprends vraiment rien, songe-t-elle.

La pièce très avancée en âge semble faire partie d'une maison ou d'un chalet laissé à l'abandon, car tout est sale et sombre. Toutes les planches sont de couleur bleu marine, presque noire, comme si le bois avait été brûlé, puis aspergé d'eau. Des toiles d'araignée tapissent les plafonds et les murs, des feuilles sèches de toutes les couleurs reposent sur le plancher. Craintive, mais curieuse, Caroline sort du confort de ce grand lit pour partir à la recherche de quoi ou de qui, elle en est incertaine. Doit-elle trouver une personne pour l'aider, une clé, une réponse, un chemin, une carte au trésor ? Impossible de savoir. Elle s'assoit sur le bord du matelas. Elle y pose ensuite les mains, ce qui lui procure une sensation étrange. Quelque chose ne va pas avec ses mains.

Elle les approche de son visage et constate qu'elles sont couvertes d'ampoules. Elle ne se souvient pourtant pas les avoir brûlées. Ces dernières sont remplies d'eau brouillée. Intriguée, la jeune femme regarde ces bulles plus attentivement. La peur et la panique sont facilement perceptibles au travers d'une inhalation spontanée, profonde et très bruyante. Elle discerne à l'intérieur des ampoules une espèce inconnue de larves qui grouillent dans un liquide étrange. Dégoûtée, Caroline agite et frotte ses mains à toute vitesse pour se débarrasser de ces insectes répugnants. Après plusieurs secondes de danse insignifiante, ses mains sont redevenues ce qu'elles étaient jadis. Comme par magie. Inquiète et essoufflée, elle se demande dans quel monde elle peut bien se trouver. On l'a probablement droguée, car aucun endroit réel ne permet l'existence d'une telle abomination.

-C'est ça ! On m'a droguée ! pense-t-elle, heureuse d'avoir trouvé la solution, même si ça ne l'enchanté pas vraiment.

Elle devra tenir encore un petit moment, le temps que les effets secondaires s'estompent. Incertaine de vouloir savoir sur quoi d'autre elle pourrait tomber, elle décide tout de même de prendre son courage à deux mains et de se diriger vers la sortie de la chambre. Elle marche sur la pointe des pieds, comme si elle devait éviter d'annoncer son arrivée. La chambre est située à l'extrémité droite d'un corridor vide, sans décoration. Un silence glacial lui suggère que l'endroit est complètement désert. L'inconnu n'ayant rien de rassurant, et brusquement dépourvue de tout courage, elle retourne rapidement se cacher sous les couvertures. Elle soupire, puis sourit.

Ridicule. Jeune, sa sœur Juliette la traitait toujours de trouillarde, de poisson rouge. Association qui, dans le temps, était aussi drôle que soporifique de nos jours. Elle libère son visage des draps en se disant qu'elle avait raison.

-Pas question de finir mes jours ici ! se dit-elle.

Ce serait un coup dur d'avoir comme inscription sur sa pierre tombale : « Caroline, synonyme de lâche et froussarde, prochainement incarnée en poisson rouge ». De toute façon, elle se dit que toute présence de drogue dans son système va disparaître d'ici peu et que tout redeviendra comme avant. Rien de grave ne peut lui arriver.

Un cri strident attire soudainement son attention et l'oblige à mettre fin à ses fabulations. Elle saute hors du lit, l'angoisse qui la rongait s'étant mystérieusement dissipée. Quelqu'un semble en difficulté. Sans chercher à savoir les motifs qui la motivent ou seulement pour quelle raison, elle part à sa recherche, la sensation qu'elle doive à tout prix lui porter secours, peu importe le danger ou les circonstances, prédomine. Comme si elle en éprouvait le besoin.

Déterminée, elle court dans le corridor et tente de suivre le signal de détresse. Elle pousse une épaisse porte grinçante, rien. La pièce est complètement vide et une fenêtre ouverte fait valser ses rideaux blancs, noircis et déchirés. Elle sort rapidement et se dirige vers la suivante. La jeune femme pousse une deuxième porte entrouverte. Au fond de la pièce, bien rangé dans le coin gauche, se trouve un lit d'hôpital. Il est dénudé de literie et d'oreillers, ses ridelles sont remontées. Son matelas vert plastifié, troué et taché, nous laisse présumer qu'il a donné plusieurs années de bon service. Aux barreaux de la couchette sont attachés ensemble les poignets et chevilles d'une mince fillette de plus ou moins une dizaine d'années. Ils sont ensanglantés à cause des liens trop serrés et de son poids. Le corps de la préadolescente pend littéralement en petite boule, dans le vide, à l'extérieur du lit. Elle est vêtue d'un uniforme d'écolière. Sa tenue est constituée d'un chandail beige à col, déboutonné et orné d'une broderie au niveau de la poitrine. Sa jupe bleu marine est plissée et courte. Elle porte des souliers noirs et des bas blancs qui remontent jusqu'au milieu de ses mollets. Ses cheveux sont châtain et attachés en queue de cheval à l'aide d'un ruban rose. Elle n'est bizarrement pas bâillonnée et pleure comme elle n'a probablement jamais pleuré dans sa vie. Les gémissements disparaissent soudainement avant que Caroline n'entame une quelconque intervention. Le corps de la fillette devient tout à coup inerte.

Sa petite tête se renverse brutalement et ses yeux se figent. Les muscles de sa mâchoire ayant probablement lâché prise laissent sa bouche entrouverte. Devant ce spectacle affreux, un frisson de terreur place au garde-à-vous, de la tête aux pieds, l'entière pilosité de Caroline. Mais ce n'est qu'au moment où les yeux de la fillette sont devenus soudainement dépourvus de pupille et d'iris que la jeune femme devient prise de nausées incontrôlables et qu'elle n'a d'autre choix que de repeindre le plancher et les murs à proximité. Cette adolescente doit d'urgence être mise en contact avec un prêtre ou un excellent médecin. Caroline se donne alors comme mission de l'aider, de la sortir de cet endroit maléfique dans un délai plus que

raisonnable. D'une force incroyable, elle prend aisément la fillette dans ses bras, ses liens s'étant détachés inexplicablement seuls.

Guidée pas l'instinct et une lueur qui semble vouloir lui tracer un chemin sur les murs, elle court en direction de la liberté. En sortant du couloir, le soleil et l'air frais lui apparaissent au loin. Elle s'arrête et regarde devant elle. Il ne lui reste plus qu'à traverser ce grand salon vide de meubles et d'âme. Elle scrute chaque centimètre carré, redoutant un piège ou une attaque-surprise. La fillette inconsciente et toujours blottie dans ses bras, mais légère comme une plume, Caroline avance tranquillement, repoussant du pied des papiers journaux, bris de verre et vaisselle cassée. Ses yeux brillent et son visage s'illumine face à son imminente réussite qui se concrétise.

Le pied prêt à franchir le seuil de la porte, la jeune femme se fige brusquement, comme si ses chaussures étaient collées au sol ou plutôt, prises dans du béton. Pourtant, rien de perceptible ne laisse croire que quoi que ce soit ne les retienne. Ses membres inférieurs sont intacts et libres de toute agression extérieure. Elle relève la tête, honteuse d'avoir failli à ce sauvetage. Voyant la douceur du jour, la beauté du ciel et de la verdure, elle tente de se défaire de ces liens invisibles, refusant d'abandonner si près du but. Son acharnement prend cependant fin. Sentant une présence, convaincue qu'une personne se tient derrière elle, Caroline décide de se retourner. Son premier coup d'œil n'augure rien de bon.

Ce face à face avec huit enfants inévitablement morts, d'âge et de grandeur différents, est probablement la dernière chose à laquelle elle s'attendait. Leur aspect est vaporeux, flou, probablement aussi blême que son propre visage. Ils sont tous vêtus d'un survêtement blanc, les yeux exagérément cernés noirs. Ils la fixent durement, et n'ont aucune expression faciale. Ils restent muets, complètement immobiles. Incapable de réagir et de les quitter du regard, elle reste là, complètement terrorisée. Quelqu'un devra pourtant faire le premier geste. Elle se répète sans cesse les trois seules phrases qu'elle connaît, qui ont été construites afin de pouvoir s'encourager soi-même, car elle sait qu'elle doit sortir. Et vite. Après quelques secondes, ses pieds se soulèvent tour à tour et entament un pas de recul, puis un autre, le plus doucement qui lui est possible de bouger. Il ne faudrait surtout pas que ces enfants se sentent agressés ou brusqués. Sans les quitter des yeux, elle traverse, non sans soulagement, le seuil de la porte. Comme ils ne semblent pas éprouver le désir de la poursuivre, elle décide de continuer sa route à la hâte. Après avoir descendu quelques marches à la course et maintenant arrivée dans la rue, elle se retourne et constate que les enfants sont toujours à l'intérieur. L'un d'eux fait un mouvement vers l'avant, mais revient aussitôt à sa position initiale. Comme si une force l'empêchait d'avancer. À sa grande joie, Caroline comprend qu'il semblerait que ces enfants soient incapables de sortir de la maison. Ils se contentent de l'observer, impuissants et immobiles, depuis l'embrasure de la porte. Fait déstabilisant, elle réalise que la demeure devant laquelle elle se trouve lui est étrangement familière.

De l'extérieur, ces fantômes siègent dans ce qu'elle reconnaît être la maison de ses propres parents, celle dans laquelle elle est née. Étant trop jeune pour se rappeler

de cette époque, Caroline avait souvent vu cette maison sur des photos. Désorientée, elle ne réussit pas à comprendre la suite des événements. Comment le vieux chalet a-t-il pu se métamorphoser ainsi et pour quelles raisons ? Peut-être est-ce elle qui a changé de lieu mystérieusement ? Une nouvelle intrigue se manifeste. Ses bras sont libres. L'écolière a disparu. Caroline la cherche du regard, mais la fillette demeure introuvable. Son attention est cependant vite attirée vers les enfants décédés. Ils bougent, se déplacent lentement. Ils se séparent finalement en deux groupes distincts et créent un espace. Comme pour faire un chemin, faire de la place. Comme pour laisser passer quelqu'un ou quelque chose. Elle voudrait fuir, mais la curiosité prend le dessus. Elle veut regarder, elle doit regarder. Autant savoir de quoi elle doit avoir peur.

Un garçon d'à peu près cinq ans apparaît. Il avance doucement entre les deux groupes. Arrivé au seuil de la porte, il prend une petite pause, puis dévisage la jeune femme. Inquiète, Caroline tente de se rassurer, se disant qu'une force quelconque l'oblige à ne pas franchir cette limite, comme pour les autres. Malheureusement pour elle, en un éclair, elle se retrouve face à face avec ce petit bonhomme. Tel le vent, il s'est transporté à quelques pieds devant elle. Il a les cheveux bruns, frisés et un visage rond couvert de taches de rousseur. Contrairement aux autres, il est vêtu d'un pyjama jaune et noir, à l'effigie de Batman. Il se présente, mais elle ne comprend pas son nom. Le fait qu'il semble réel, en chair et en os, n'a rien de rassurant. Son aspect vivant lui donne même un petit côté encore plus démoniaque. Avant même de savoir en quoi consistent les intentions du garçon, et sans prendre le temps d'y réfléchir, elle fonce sur lui et lui assène un violent coup de poing en plein visage. Malgré son air inoffensif, il ne peut qu'être encore plus dangereux que les autres. Le contact de ses jointures sur la peau de l'enfant est comparable à frapper dans un sac plastique rempli de gélatine froide. Son expérience traumatisante et plutôt écœurante lui coupe l'envie de recommencer. Le garçon, maintenant agenouillé suite à cette attaque, ne tarde pas à se relever. Il fronce les sourcils. Son regard est maintenant plus que menaçant, il est assassin.

Sachant très bien qu'elle ne possède aucun talent de combat ou de pouvoir surnaturel, elle n'a ni les moyens ni la force d'attendre que des repréailles se manifestent. Ne trouvant aucune autre solution rapide que de frapper de nouveau, elle passe outre son profond dégoût que lui a apporté le précédent échange cutané et frappe. Au moment précis où il atterrit sur l'asphalte, elle saute à pieds joints, de toutes ses forces, sur sa tête, à trois reprises. Elle réalise les répercussions que son geste va entraîner et sait qu'est maintenant venu le moment où elle doit se sauver avant qu'il ne reprenne connaissance. Ce qu'elle fait dans l'immédiat.

Elle prend ses jambes à son cou, mais ne peut résister à l'envie de se retourner deux ou trois mètres plus loin, puis s'arrête. Le jeune garçon est à plat ventre, toujours au sol. Ses yeux sont ouverts et toisent dans sa direction. Son visage est rouge vif, ses sourcils plongeants démontrent une accumulation massive d'agressivité dans son regard. Son petit nez et sa lèvre supérieure retroussés dévoilent de nombreuses dents

acérées dégoulinantes d'un surplus de salive, tel un loup enragé prêt à décapiter sa proie. Cette fois, elle se dit qu'elle l'a probablement plus que contrarié et regrette immédiatement sa hâtive réaction. Elle jette le blâme sur son instinct de survie en mode défensif. Sans la quitter des yeux, il se relève tranquillement, remonte le bras droit devant lui, place sa main vers elle en guise d'arrêt. Puis, à une vitesse incalculable, il apparaît tout à coup à quelques centimètres d'elle, laissant derrière lui une traînée lumineuse bleutée. Caroline n'est nullement rassurée par la soudaine lassitude de son visage, maintenant absent de toute forme de rage et largement situé dans son espace vital.

Figée et ne sachant que faire, elle se contente de le regarder et d'attendre quel châtiment lui est réservé. Il est si près, qu'elle peut sentir la froideur dégagée par sa peau. Malgré sa bouche close, son haleine inspirant la mort provoque chez elle un haut-le-cœur instantané. Soudainement, il ouvre démesurément sa gueule qui laisse s'échapper un grognement monstrueux, puis se jette sur elle, donnant ainsi l'impression qu'il va éventuellement lui avaler le visage en entier. Elle ferme les yeux de toutes ses forces.

Ne sentant aucune douleur, elle décide de n'ouvrir qu'un seul œil, craintivement, tout en serrant les dents, de peur de découvrir le fond de la gorge de l'enfant démoniaque. Elle sursaute en voyant la clarté douloureuse de la lumière qui lui annonce qu'elle est en sécurité. De retour dans son corridor muni de portes, des larmes de joie s'échappent malgré elle de ses yeux. Elle regarde rapidement dans tous les sens; elle est seule. Elle porte les mains à son visage, à la recherche de plaies, d'éraflures, mais est rapidement soulagée de constater que tout son corps semble intact. Jamais elle n'aurait pensé être aussi heureuse de se retrouver ici. Elle s'allonge au sol, sur le dos, pour reprendre son souffle et son calme. Elle remercie Dieu, deux fois plutôt qu'une.

Autant elle craignait jadis cet endroit mystérieux, autant elle apprécie en ce moment même la tranquillité que lui prodigue cette prison blanche. Elle tourne la tête vers la porte à sa droite, de crainte que quelqu'un et/ou quelque chose en sorte. Blanche et inerte. Après quelques secondes, elle revient fixer le plafond. Elle remarque l'absence d'ampoules, de néons, de fixtures ou de quoi que ce soit qui puisse produire une certaine luminosité.

-Mais comment se fait-il que je ne sois pas plongée dans une noirceur totale? se demande-t-elle.

Elle reporte son attention sur la porte à sa droite, celle d'où elle vient juste de terminer un voyage aussi bizarre que terrifiant. Ça semblait si réel, aucune drogue ne peut faire cet effet. Elle le sait très bien, elle les a toutes essayées. Maintenant que cette option est écartée, l'angoisse de ne pas savoir ce qui lui arrive tente de refaire

surface.

-Ne pas s'éloigner de notre objectif! Sortir d'ici, dit-elle à haute voix.

Elle se dit que ce n'était définitivement pas la porte qui peut la mener hors d'ici. Quoique rien ne lui indique qu'il puisse y avoir une issue. Elle s'assoit, regarde devant elle. Une nouvelle tentative est de mise. Elle est cependant prise entre deux feux. Elle appréhende une catastrophe, une nouvelle aventure d'épouvante, mais de rester éternellement dans cet endroit clos n'est guère plus attrayant. Elle se lève, analyse les numéros sur les portes. Son deuxième choix devra être plus judicieux. Elle réfléchit. Comme elle ne connaît pas les dates de naissance de son neveu et de sa nièce, ce qui aurait été, selon elle, un choix particulièrement intelligent, elle se doit de choisir autre chose.

Juliette lui avait pourtant envoyé un message pour lui annoncer ces deux événements des plus importants. Elle l'avait même invitée à venir les visiter, mais Caroline avait refusé amèrement, n'y voyant aucun intérêt. N'éprouvant pas le désir de mettre un quelconque effort à faire semblant d'être heureuse pour sa soeur, elle préféra sortir avec ses amies et noyer sa peine dans l'alcool. Elle balaya de sa vie ces irremplaçables moments de joie qui ne se représenteront jamais et les classa très profondément dans un minuscule tiroir au fond de sa mémoire, fermé à double tour. Envahie par la honte et le regret, elle s'écroule au sol. Comment peut-elle avoir laissé l'orgueil, le déni et l'égoïsme contrôler ainsi sa vie.

-Ressaisis-toi! Ressaisis-toi! hurle-t-elle à sa propre intention.

Pourquoi ne pas choisir la fête de sa sœur. «Quelle date est-ce, déjà?» se demande-t-elle. Ça fait longtemps qu'elle ne lui a pas offert de vœux ni de cadeau ni une carte ni même une simple présence ou encore, un appel...

-Ah oui! C'est le 9 juillet! s'écrit-elle, heureuse de ne pas avoir oublié.

Elle s'avance vers cette porte, celle qui devrait la conduire hors d'ici. Elle hésite quelques instants, inspire profondément et ouvre.

PORTE 9

Elle est seule dans une petite salle blanche trop propre qui sert de chambre. Il n'y a que trop peu d'objets dans cette pièce unique. Un divan rouge trois places en état de décrépitude avancée se trouve adossé au mur de gauche. Il y a également une vieille télé brune à roulettes munie d'antennes en face d'elle, qui semble avoir passé un très mauvais quart d'heure. Derrière la jeune femme se trouve une cuisinette, un comptoir et quelques armoires de mélamine, le tout ne semblant jamais avoir été utilisé. Debout au milieu de cette chambre, elle regarde les annonces brouillées qui passent dans l'appareil antique qui sert de téléviseur. Elle cherche à comprendre ce qu'on essaie de lui faire passer comme message, mais elle est incapable de décoder clairement ni un mot ni une image. Comme elle a été installée directement sous l'immense et unique fenêtre qui laisse pénétrer un soleil aveuglant, cela n'aide en rien Caroline à y voir clair. Soudainement, une femme entre dans la pièce, sans même prendre la peine de frapper, par une porte dont elle n'avait pas encore remarqué la présence.

Cette brusque intrusion la fait sursauter. Cette étrange femme est vêtue d'une jaquette blanche et porte de minces pantoufles en papier carton vert grisâtre. Reconnaisant les traits de la personne se tenant devant elle, les yeux de Caroline s'illuminent. Sa mère est là... juste devant elle. Un large sourire se traçant sur son visage, elle lui tend les bras et s'avance vers elle. Cependant, son élan prend subitement fin. L'étrangeté du comportement emprunté par sa mère la laisse perplexe. Cette dernière regarde Caroline, mais ne semble pas la reconnaître. De sa bouche ridée, elle éructe des bruits, des sons et des mots incompréhensibles. Elle est également très agitée et euphorique, ce qui ne fait pas partie de ses habitudes. Caroline se demande si elle n'aurait pas largement abusé d'un alcool quelconque ou de drogues illicites. Restant muette, elle se contente de la dévisager et d'observer ses moindres faits et gestes. La présence d'écume sur le pourtour de la bouche de sa mère fait naître en elle un tout autre genre de questionnement en ce qui concerne son état. Et si elle avait été mordue par une bête et contracté la rage? Elle cherche inutilement son regard et lui demande sèchement si elle a été victime d'une agression animale. La femme lui répond négativement, en secouant la tête, mais arborant un sourire malicieux. Son instinct lui suggère de vérifier par elle-même, non seulement afin d'éviter toute contagion, mais aussi pour pouvoir éventuellement la soigner si nécessaire. En s'approchant d'elle, Caroline comprend que la personne qui se tient devant elle n'est que l'enveloppe charnelle d'un membre de sa famille. Il y a quelque chose dans son regard, dans sa façon d'être, qui ne lui appartient pas.

Subitement, ses yeux commencent à couler, ou plutôt à fondre. Puis vient le tour de sa peau, comme si elle était faite de cire que l'on passe au chalumeau. Caroline se fige, horrifiée et contrainte d'être témoin de ce spectacle monstrueux. Elle se retrouve rapidement devant une flaque de liquide rosâtre, comme s'il ne restait plus de sa

mère que des tissus et du sang fusionnés et bouillonnants. Devant les yeux ébahis de Caroline, la mare de fluide se met tout à coup à tourbillonner, répandant ainsi une épaisse fumée dans la petite pièce, rendant le décor inaccessible et la laissant en situation de vulnérabilité. À l'aide de ses membres supérieurs, elle tente de chasser le brouillard aveuglant, ne voulant à aucun prix rester dans cette pénombre effrayante. Un bruit sourd se concrétisant en toux se fait subitement entendre. Terrorisée, elle tourne sur elle-même en agitant les bras hystériquement devant elle, comme si le fait d'atteindre ce qui vient sur nous, nous protégera ou pourra nous aider de quelque façon à éviter le pire. Cependant, elle ne réalise aucunement la stupidité de son geste, agissant sous l'impulsion du moment. Puis, en quelques secondes seulement, le brouillard grisâtre se dissipe et révèle la provenance de cette mystérieuse toux.

Contre toute attente, elle se retrouve maintenant en compagnie d'une petite fille âgée d'à peu près huit ans. Soulagée de voir ce petit visage angélique qui semble plus inoffensif que menaçant, elle reste toutefois sur ses gardes. L'enfant aux cheveux blonds retenus par une passe rose se présente poliment.

-Salut, je m'appelle Annabelle, et toi ?

De ses menottes, elle tient le rebord en crinoline de sa robe blanche et lui tire sa révérence. Totalelement conquise et émue, Caroline lui rend la pareille et se nomme. Sans prévenir, la fillette s'avance vers elle, lui prend la main et tente de l'entraîner hors de la pièce.

-On ne doit pas rester ici ! lui dit-elle tout bonnement.

Caroline résiste légèrement, hésite, mais finit par céder sous le regard insistant, mais enjoué d'Annabelle.

Elles sortent donc de la chambre, main dans la main, vers, espère-t-elle, une issue ou au minimum, un endroit paisible. Elles empruntent un corridor sombre, vide et froid, dépourvu de vie et d'ornements. Seules des dizaines de portes fermées en métal munies d'une minuscule fenêtre opaque font opposition aux murs. Caroline les observe et les trouve beaucoup trop longues. Comme le plafond est courbé, elle a l'impression que ces portes ne désirent qu'une seule chose, les engloutir. Elle serre la main de l'enfant et presse le pas, plongée dans une sinistre inquiétude. Ce lourd couloir débouche dans une immense pièce sans fin qui ne semble posséder ni plafond ni plancher. Seules des échafauds de métal en quantité industrielle et à perte de vue remplissent cette énorme salle en briques foncées, sales et humides. Chacune de leurs parties horizontales abrite un minuscule lit. Ces couchettes donnent l'impression d'être destinées à offrir le plus médiocre sommeil possible, que seuls les pires prisonniers peuvent mériter. Les matelas sont très minces, couverts d'un léger drap blanc et souillé. Au niveau des pieds de lit se trouve une couverture kaki, pliée méticuleusement. Sur le drap repose un oreiller plat qui semble si inconfortable qu'il donne l'envie soudaine de devenir insomniaque. Entendant une petite voix enjouée qui ne lui est pas inconnue appeler son nom, Caroline regarde plus haut, vers la gauche et repère la petite Annabelle qui la salue de sa main droite.

Tout en récitant une comptine concernant des animaux, elle danse sur une sorte

de plate-forme en métal servant de plancher suspendu par des câbles. La jeune femme sourit en guise de réponse, mais est rapidement perturbée. La première question qui lui vient à l'esprit est : « Comment a-t-elle pu faire pour se rendre tout là-haut ? » Mais elle chasse rapidement cette question par une nouvelle beaucoup plus importante et dont elle n'est pas certaine de vouloir connaître la réponse : « Si Annabelle est là-haut, à qui diable appartient la main qui serre toujours la mienne ? » Sous l'emprise d'une nervosité extrême, elle prend quelques secondes avant de se retourner et se concentre sur sa respiration qui se veut de plus en plus rapide.

À ses côtés se tient le corps dépourvu de toute vie d'un enfant. En parfait état, un squelette entier la regarde et semble même lui sourire. Hurlant à pleins poumons, elle se dégage avec dédain de cette chose qui est peut-être inerte, certes, mais tout de même horrifiante. Propulsée par la peur, elle saute et agrippe les barreaux de l'échafaudage le plus proche, puis se jette sur le matelas. Elle regarde vers son point de départ pour s'assurer que les ossements sont bien restés sur place. Disparus. Le squelette semble s'être volatilisé, ne laissant qu'une traînée de poudre au sol. La fillette chante et danse toujours. Dieu merci, elle ne semble avoir été témoin de rien. Caroline veut aller la rejoindre, mais pour ce faire, elle doit escalader plusieurs niveaux. Elle s'aventure donc entre barreaux et matelas, d'étage en étage, saute de section en section. Enfin rendue près de la plate-forme, elle doit redoubler d'efforts. Elle doit effectuer un saut extrême, très précis, afin d'atteindre la stabilité de ce plancher et éviter une chute qui pourrait sans aucun doute lui être fatale. Annabelle lui sourit, tend les bras et l'encourage. La fillette lui assure que malgré sa petite taille, elle se considère comme étant robuste. Si jamais Caroline manque de puissance dans son élan, elle pourra l'attraper sans problème. Il est certain qu'il est difficile de lui refuser quoi que ce soit, mais de là à lui confier sa vie serait un peu exagéré. Caroline ferme les yeux, inspire profondément, balance ses bras de haut en bas à plusieurs reprises et saute. Ça prend beaucoup de courage pour se jeter dans le vide à cette distance et sans espace pour prendre son élan. Elle atteint de peine et de misère la plate-forme, mais seulement du bout des doigts. Son corps se balançant au-dessus du néant, elle tente tant bien que mal de s'accrocher au rebord. La fillette ricaneuse et amusée s'approche, se penche et la regarde. Elle agrippe les poignets de la jeune femme et la traîne sur le plancher, comme si elle ramassait une vulgaire poupée bout' chou. La douleur au niveau de son torse, son ventre et le devant de ses jambes lui laisse présumer que nue, on pourrait croire qu'elle a perdu une rude bataille contre une râpe à fromage ! Elle remercie toutefois la fillette, car sans elle, elle aurait probablement fini écrasée dans le fin fond de nulle part. Annabelle ne lui répond pas. La tête basse et maintenant chagrinée, elle lui pointe le côté opposé de la plate-forme. La jeune femme est étonnée de ne pas avoir remarqué plus tôt cette partie de la salle.

Devant elle se trouvent deux sortes de cellules, côte à côte. Trois des quatre murs sont en béton crasseux, ceux du fond et des côtés. Le quatrième, celui de face, est composé d'une sorte de plastique transparent, solide, épais et parsemé de petits trous, probablement présents pour que les personnes enfermées dans ces cages puissent

respirer aisément. Chacune de ces cellules ne contient qu'une toilette en métal et du papier hygiénique. La femme de ménage doit avoir omis d'aviser ses supérieurs qu'elle avait démissionné depuis plusieurs semaines si on se fie à la malpropreté des lieux. Le compartiment de gauche est vide. Dans celui de droite, un homme d'une trentaine d'années est assis par terre, le visage caché entre ses genoux. Son pantalon kaki et ses cheveux bruns sont particulièrement gras et sales. Son plancher est souillé d'un liquide noir dont personne ne veut connaître la provenance. L'homme ne semble pas se rendre compte de leur présence, car il ne bouge pas du tout. La fillette qui boude, a les bras croisés dans son dos et supplie du regard, mais reste silencieuse. Caroline soupçonne l'enfant de connaître le prisonnier et de bien vouloir l'aider à se libérer. Sur le mur de droite se trouve un boîtier noir muni de touches marquées de numéros ; un à neuf. Au-dessus des chiffres se trouve une petite lumière rouge qui indique que le mode verrouillage est enclenché. Nerveusement, elle appuie sur plusieurs touches, espérant voir la lumière verte apparaître. Geste qu'elle qualifie aussitôt d'insignifiant et complètement stupide. Il est plus qu'improbable, voire impossible, qu'elle tombe sur la combinaison gagnante. Bien qu'elle n'ait aucune idée de ce que pourraient être les chiffres choisis, elle ne sait également pas combien de nombres utiliser. La lumière demeure de toute évidence rouge. La jeune femme se retourne discrètement vers l'enfant qui, visage et mains collés sur la vitre, regarde l'homme. Ce dernier, à l'instar d'une statue, n'a pas bougé d'un centimètre. Un bruit de vitres cassées met en suspend sa concentration et laisse ainsi sa tâche non réalisée.

Elle regarde derrière elle afin d'identifier la source de tout ce vacarme, puis aperçoit du mouvement quelques mètres plus bas. On dirait des hommes, mais ils se déplacent beaucoup trop vite, détruisant ainsi tout sur leur passage. Les échafauds branlent dangereusement, ce qui provoque une cacophonie métallique. Des couvertures, matelas et oreillers s'échappent de leurs emplacements, volant de tous les côtés pour ensuite s'éparpiller un peu partout. Les hommes entament maintenant une escalade qui leur semble d'une facilité et d'une aisance innée, contrairement à tout un chacun qui aurait décrit cette ascension comme étant dangereuse et impraticable. Elle perçoit des sons et des grognements, mais rien qui ressemble à des mots. Ils commencent à sérieusement se rapprocher d'elles. Craintive, elle se couche au sol et fait signe silencieusement à Annabelle de faire de même, mais cette dernière a toujours le nez collé à la vitre. Ils arrivent. Ils prennent possession de l'endroit.

Des formes se dessinent et Caroline peut désormais voir à quoi elles devront éventuellement faire face. Ces êtres n'ont aucune âme. Ce sont des humains transformés en monstres. Des monstres rachitiques, vêtus de lambeaux et recouverts d'une peau grisâtre remplie de veinules enflées. Leurs yeux sont sortis de leurs orbites et sont injectés de sang. Ils possèdent une gueule trop large et remplie de dents acérées dégoulinantes de salive épaisse et verdâtre. Le corps tout entier de Caroline est sujet à de nombreux spasmes incontrôlables. Elle ne sait quoi faire, comment s'enfuir. S'en sortir lui paraît une solution inaccessible. Elle pense ensuite à l'homme dans la cage.

L'idée première d'Annabelle n'était pas de l'aider à sortir de cet endroit, mais plutôt de prendre place à ses côtés ! réalise-t-elle.

Elle se retourne, voulant demander à la fillette si elle connaissait le code de la porte. Trop tard. Avant même qu'elle ne puisse ouvrir la bouche, elle aperçoit l'un de ces morts-vivants sauter sans retenue sur Annabelle. Caroline est horrifiée devant la violence de cette scène. Les images défilent d'une lenteur insupportable. En un éclair et sans pitié, cette chose soulève l'enfant, l'agrippe par la gorge. À l'aide de ses crocs, elle arrache littéralement la moitié de son petit cou rose. Annabelle la regarde, se laissant dévorer sans poser de résistante, sans cris ni larmes et le visage absent de toute émotion. Voulant la secourir, Caroline tend la main vers elle, puis tente de se lever. À peine agenouillée, elle sent un contact douloureux entre son pied et ce qu'elle devine être des griffes. Elle regarde une dernière fois le petit ange sans défense avant de se faire rapidement entraîner dans le vide.

Retour au point de départ et le cœur battant la chamade, elle s'adosse au mur et se laisse glisser, jusqu'à ce que son postérieur entre en contact avec le sol. Elle essuie la sueur présente sur son front à l'aide de son avant-bras en se disant que cette fois-ci, elle l'a vraiment échappée belle. Elle a une triste pensée pour Annabelle. Cette pauvre petite fille qui sert de repas à ces monstres qui ne devraient pas exister. Sentant une brûlure provenant de son pied, elle remarque que sa chaussure blanche est maculée de sang. Surprise, elle dénude son pied et remarque des éraflures assez profondes sur sa peau. Contrariée, mais n'ayant aucune autre solution, elle remet sa chaussure qui tient malgré tout en un seul morceau. Si au moins elle avait de l'eau pour nettoyer la plaie. Elle se relève, fait quelques pas, puis constate que malgré la douleur, elle peut tout de même se déplacer aisément, ce qui semble être une bonne nouvelle. Elle se dégoûte un peu, s'étire, replace ses cheveux décoiffés et regarde les portes. Les mains posées sur ses hanches, elle tourne en rond. Elle réagit soudain comme elle a toujours fait lorsqu'elle ne se sent pas en contrôle de la situation. Enragée, elle hurle des injures, crie sa façon de penser à qui veut bien l'entendre. Sous l'emprise de la colère, elle frappe les murs, les portes, mais comprend rapidement que le seul effet produit est l'exténuation. Elle appuie son dos et le derrière de sa tête contre une paroi, puis se laisse glisser une seconde fois jusqu'au sol. Découragée et esseulée, elle plonge son visage dans ses paumes et pleure. Mais qu'a-t-elle bien pu faire pour mériter ça ? Au fond, elle le sait très bien.

Elle se revoit confortablement assise dans le divan de ses parents. Toute son attention est concentrée sur son foutu cellulaire, engin conçu pour détruire toute vie sociale active. La sonnerie de la porte d'entrée se fait entendre, puis sa sœur, accompagnée de son copain, fait son apparition dans la pièce. L'image que projette ce beau petit couple parfait, toujours souriant, heureux, irréprochable et invincible, lui donne la nausée. Ce duo accompli lui rappelle constamment à quel point elle

collectionne les échecs amoureux, qu'elle est seule et que rien ne lui réussit. Elle leur en veut d'avoir une imminente progéniture qui leur procurera encore plus de bonheur. Pour elle, l'espoir d'avoir des enfants s'estompe peu à peu. Elle a déjà été belle-mère à plusieurs reprises, mais ce rôle ne lui fait pas comme un gant. Selon elle, on ne peut véritablement aimer que ses propres enfants. Ceux des autres ne sont qu'un paquet de troubles, qui vient avec un paquet de troubles. Cependant, il demeure assez difficile d'enfanter sans père. Son horloge biologique n'a pas encore sonné l'arrivée du début de la fin de ses capacités à la fécondation, mais elle sent qu'elle est sur le point de se détraquer. Elle voudrait les féliciter, car ce n'est toujours pas fait après maintenant cinq mois de grossesse, mais elle ne peut se résoudre à le faire. Dans son esprit s'est forgé un blocage qui la rend insensible. Ce serait hypocrite de sa part de faire semblant qu'elle est heureuse pour eux, car en réalité, elle ne l'est pas.

Juliette salue Caroline qui lui répond par un petit signe de tête, sans même détourner le regard de l'écran de son appareil. La jeune femme enceinte excitée, leur annonce qu'ils avaient un rendez-vous à l'hôpital le matin-même, et qu'ils avaient l'honneur et le bonheur de leur annoncer qu'ils seraient les heureux parents d'un magnifique petit garçon en pleine santé! Les futurs grand-parents se ruent sur eux pour les féliciter et les embrasser. Ils sont euphoriques à l'idée de rencontrer prochainement leur premier petit-fils, quoiqu'une première petite-fille les aurait autant conquis.

Pour sa part, Caroline n'a aucune réaction, ne bouge pas et ne bronche pas. Elle bouillonne par en dedans. Une colère qu'elle ne peut s'expliquer envahit ses pensées et son corps, tellement crispé que c'en est douloureux. Pourquoi est-elle aux prises de ce mal de vivre, de ce ressentiment? Pourquoi tant de haine se dégage-t-elle de sa personne? Pourquoi ne peut-elle avoir la simple envie de faire partie de ce moment heureux? Puis elle comprend. Elle vient de perdre son statut de vedettariat et n'est plus le centre d'attention, ce qui est inacceptable. N'ayant aucune idée du nombre de temps s'étant écoulé ni de ce qui s'est dit, elle aperçoit sa sœur du coin de l'oeil se diriger vers la sortie. Toujours en train de pianoter sur le clavier de son téléphone, elle entrevoit son père se tenir devant elle, les bras probablement croisés. Il la toise assurément, elle peut sentir son regard accusateur et son désappointement. Elle n'ose pas lui faire face, sachant très bien qu'aucun argument ne pourrait apaiser la colère paternelle qui l'entoure et l'étouffe. Elle entend ensuite la voix douce de sa mère pour la première fois remplie de rancœur lui dire: «Ma fille, tu me fais honte.» Ça, ça fait mal. Caroline est toutefois incertaine de ce qui est le plus blessant: les mots émis, la déception dégageée par sa mère ou le fait de se rendre compte que ses parents ne la supportent en aucune façon dans ses démarches afin de conquérir le respect. Des pas s'éloignant annoncent que sa mère quitte la pièce, probablement pour aller pleurer dans sa chambre, suivie par son mari, qui lui, ira, comme d'habitude, dans son établi afin d'y refouler ses sentiments. Caroline reste assise seule et se contrôle tant bien que mal à retenir un océan de larmes de souffrance. Bien qu'elle réalise l'ampleur des conséquences de son attitude ingrate, elle reste incapable de se résoudre à passer

outre sa frustration, outre cette affliction qui l'anéantit. Son cœur lui ordonne de se lever et de rattraper sa sœur, la serrer dans ses bras, s'excuser, s'expliquer, mais sa tête lui refuse toute conciliation. Elle fera exactement ce qu'on lui a appris ; attendre que ça passe.

Cette journée restera à jamais gravée dans sa mémoire. Elle a déçu toutes les personnes qu'elle aime, y compris elle-même. Comme cette période importante dans la vie de sa sœur ne se reproduira jamais, elle n'a donc aucun moyen de se racheter ou recommencer à zéro. Pourquoi fallait-il qu'elle se retrouve coincée dans ce corridor pour réaliser tout le mal qu'elle a commis ?

Jamais, auparavant, l'idée que ses actions soient de quelque façon défailtantes et inconvenantes ne lui avait traversé l'esprit. Elle se relève, déterminée à sortir de cet endroit une fois pour toutes. Prochaine porte. Laquelle choisir ? Il y en a tellement. Elle les examine, ainsi que chaque recoin, à la recherche d'un indice quelconque dissimulé. Rien. Elle colle son oreille à une, deux, cinq portes, à l'affût d'un bruit qui pourrait lui dévoiler ce qui se cache derrière. Outre sa respiration, aucun son ne se manifeste. Ces nombres ne sont peut-être pas associés à des dates d'anniversaire, pensa-t-elle. Son chiffre chanceux serait-il un bon choix ? Le treize n'est pourtant pas associé à la chance, mais elle aime ce chiffre. Décidée, elle se dirige vers la porte chanceuse. Elle pose sa main sur la poignée, et tourne.

Porte 13

Caroline nage sous à peine six pieds d'eau, dans un océan calme. Étrangement, elle n'éprouve aucunement le besoin de sortir sa tête de l'eau pour remplir ses poumons d'air pur. La jeune femme avance tranquillement, car ses vêtements font légèrement obstacle à l'harmonie de ses mouvements avec le courant chaud. Sans trop savoir où elle doit aller, elle décide de profiter et d'apprécier ce moment. Le temps est magnifique et le soleil brille à travers l'eau. Le sable est blanc et tout ce qui se trouve sous l'eau, comme le corail et les plantes, est d'une beauté colorée paradisiaque. À sa gauche se trouve un joli petit crabe rouge qui semble vouloir l'accompagner dans sa sérénité. Sentant une seconde présence, elle se tourne vers la droite et aperçoit une étrange créature. Cette chose ressemble à une minuscule pieuvre, infantilisée et de couleur mauve. Ses yeux, au nombre de six, sont situés au-dessus de sa tête, à l'extrémité de petites antennes. Elle lui sourit, puis lui fait un petit clin d'oeil. Heureux, ils pataugent donc tous les trois, sans contrainte et sans attente. Éprouvant le soudain besoin de se diriger vers la surface, le crabe s'éloigne, suivi par le mollusque. Pour sa part, Caroline se contente de les regarder. Heurtant un corail au passage, la pieuvre expose accidentellement deux de ses antennes à l'extérieur de l'eau. Au contact du soleil et de la chaleur, ses yeux brûlent instantanément. L'étrange mollusque replonge aussitôt, se tordant de douleur. Caroline reste de marbre, ne sachant pas comment réagir. Allongée dans le sable, la petite pieuvre bouge dans tous les sens et communique sa souffrance par une sorte de couinement à rendre sourd. Ses yeux sont très rouges, noircis à certains endroits et maintenant difformes. La jeune femme s'approche de cette adorable bête agonisante et tente de la rassurer en la caressant. Le crabe apporte à Caroline des algues qu'elle tente de placer du mieux qu'elle peut sur les blessures. Au loin apparaît soudainement une traînée noire, comme si quelqu'un avait jeté du pétrole dans l'océan.

Ce liquide opaque se déplace dans l'eau, tel un serpent, suivant les courants. Il s'approche de plus en plus. Apeuré, le crabe hurle que la mort est à leur trousses, puis prend la fuite. Elle ne se pointe jamais pour rien, la mort. Elle vient chercher leur ami. Caroline fixe ce qui se dirige droit vers eux et essaie de hurler, mais de grosses bulles s'échappent de sa bouche, ce qui ne produit qu'un borborygme incompréhensible. Rapidement encerclée par le liquide noir, la jeune femme ressent le dominant besoin de s'échapper. Elle oublie le mollusque qui est lâchement laissé à lui-même. La solution proposée par son instinct n'est nulle autre que de projeter son corps hors de l'eau. Cependant, un violent tourbillon vient contrecarrer son plan d'évasion et l'attire vers le fond. Maintenant avalée par une vague de goudron, elle est traînée impuissante sur des milliers de kilomètres et à la vitesse de l'éclair dans les profondeurs de l'océan.

Pendant cet effroyable trajet interminable, la tête de Caroline heurte violemment un objet, obligeant ainsi le serpent noir à lâcher prise et la libérer involontairement.

Elle se retrouve donc abandonnée au milieu de nulle part, dans une eau glaciale et sombre. Troublée par cette capture qui s'était présentée trop brusquement pour qu'elle puisse analyser la situation, elle se demande si elle se doit d'être heureuse ou non de se retrouver délivrée, mais complètement perdue dans ce monde sinistre et inconnu qu'est l'océan. Elle porte sa main au front et sent un liquide s'y échapper. Il y a présence d'une lacération sur son temporal gauche qui saigne abondamment. Situation des plus inquiétantes lorsqu'on se trouve dans un terrain de chasse occupé par des prédateurs voraces et sans pitié. Elle doit se sortir de ce pétrin, mais ne sait trop comment y parvenir, et la liste d'options est restreinte. Rester sur place est prendre le risque de servir de repas, mais exposer son corps à l'air la mettra-t-elle dans le même état que la pieuvre ?

Caroline se dit qu'elle pourrait faire le test, ne sortir qu'un minuscule bout de doigt à l'extérieur, et elle s'ajustera selon les conséquences de son geste. Le ciel semble loin, très loin, mais elle doit tout de même essayer de se rendre à la surface, même si cette dernière semble inatteignable. Confiante, elle étire donc les bras vers sa lointaine cible et se propulse. Son élan est vite stoppé par son pied droit qui donne l'impression d'être accroché à quelque chose. Elle se penche et constate qu'il est retenu par une sorte de liane marine qui s'est entortillée autour de sa cheville. Elle se démène et tire de toutes ses forces afin de se dégager. Après avoir fait un effort considérable, le végétal cède et se brise.

Fière, elle se félicite d'avoir gagné la bataille. En se relevant, elle entre en contact avec un objet flottant qui s'éloigne immédiatement. Voyant difficilement à travers cette pénombre, elle s'approche de l'objet. Elle fait immédiatement machine arrière et hurle silencieusement lorsqu'elle découvre qu'elle fait face à un cadavre en décomposition. Elle n'a nul besoin de connaissances ou de compétences médicales pour affirmer que cette chose qui a jadis été humaine, est à cet endroit depuis fort longtemps. Le squelette est couvert de rares morceaux de tissus et de lambeaux de vêtements. Coincé dans cette ampleur botanique, il semble avoir été partiellement enduit d'une résine ou d'une cire durcie jaunâtre. Puis, le dos de la jeune femme se bute à autre chose. Un second cadavre, puis un troisième. Elle se trouve dans un cimetière marin où les corps de milliers de victimes des océans sont entreposés et retenus au niveau de la cheville par une plante, tel un enfant tenant fortement la corde de son ballon afin d'éviter qu'il ne s'envole. Paniquée, Caroline se débat, voulant se dégager de tous ces corps qui semblent vouloir l'enlacer, réussit à se défaire de leur emprise et emprunte le chemin de la liberté. Le chemin vers la lumière, vers la vie. Contre toute attente, une traînée noire se forme entre elle et la surface. S'arrêtant brusquement devant la mort qui la guette, elle l'observe quelques instants, puis cette dernière se jette violemment sur elle, l'enveloppe et l'emporte aussi vite.

En vue d'atteindre la destination voulue, son cocon noir perd de la vitesse, puis s'arrête complètement. Le liquide foncé s'évapore. Sans avoir le temps d'assimiler le décor, Caroline est projetée durement contre une paroi. Incapable de bouger, elle réalise qu'elle est retenue au plafond d'une grotte, enduite d'un matériel similaire

à celui qui recouvrait le corps en putréfaction des cadavres rencontrés plus tôt. Ne voulant subir le même sort, elle fait une ultime tentative afin de se dégager. Elle abdique involontairement à la vue d'un homme entrant par une cavité rocheuse, sans même lui prêter attention. L'eau limpide, mais houleuse, ne lui permet pas de voir clairement tous les détails. Néanmoins, elle arrive à distinguer qu'il a une trentaine d'années, le haut du corps musclé recouvert de tatouages et qu'il n'est vêtu que d'un léger pantalon de toile beige. Directement sous Caroline, il lève les bras et récite des mots incompréhensibles, une sorte de prière dans une langue inconnue. La grotte se vidange de son contenu instantanément, comme si un trou béant s'était ouvert puis refermé aussitôt. L'homme penche la tête vers l'arrière et regarde la jeune femme.

Sa chevelure mi-longue blonde retenue par un élastique découvre un visage frôlant la perfection, beau à en faire fondre son cœur de glace. Ses tatouages aux allures chrétiennes, d'écritures anciennes composées de chiffres, de lettres et de symboles étrangers sont maintenant visibles. Caroline est intimidée, complètement sous le charme. Devant elle se trouve son valeureux guerrier volant à son secours. Les yeux mielleux, elle le dévore du regard. Silencieux, le bel inconnu monte vers elle par un escalier de pierres qui apparaissent une par une sous chacun de ses pas. Maintenant à quelques centimètres de son visage, il s'approche d'elle doucement, puis l'embrasse. Un baiser comme il n'en existe pas. Doux, chaleureux, attentionné et parfait. La jeune femme refuse d'ouvrir les yeux, voulant à tout prix continuer de dévorer cet instant et l'immortaliser. Ne sentant plus la proximité de l'homme, elle ne peut que succomber à la tentation de le regarder à nouveau.

L'escalier a disparu et l'amoureux revenu à sa place initiale. Déçue que cet instant ne soit plus que souvenir, elle demeure toutefois excitée et sent son cœur battre la chamade. La plaie récemment apparue sur sa tête, qui s'était presque fait oublier pour un laps de temps, laisse à nouveau s'échapper quelques gouttes de sang qui tombent directement sur le visage de l'Adonis. Sans la quitter des yeux, il sourit. De son index, il essuie le liquide rouge, puis étudie étrangement son doigt. Après plusieurs secondes d'inspection, il introduit ce dernier dans sa bouche, le lèche grossièrement et éclate de rire. Ce comportement vulgaire a vite fait de calmer les ardeurs fusionnelles qu'éprouvait Caroline. La lune de miel est terminée. La tâche de son preux chevalier s'apparente davantage à celle d'un tortionnaire. Il chuchote quelques mots qui résonnent de plus en plus fort. Plus les paroles récitées sont retentissantes, plus des grattements se font entendre dans les murs. Caroline hurle d'effroi en voyant des milliers de bestioles ailées s'approcher d'elle. Les insectes d'origine indéterminée recouvrent graduellement son corps. Elle voudrait les éloigner, mais, ne peut se défaire de la substance cireuse qui la tient prisonnière. Il y a du mouvement dans ses cheveux, ses oreilles, son visage et dans sa bouche.

L'atterrissage est brutal. Comme si elle sortait du plafond, elle tombe face première sur le plancher blanc du corridor. Elle reste immobile quelques instants, puis, épuisée, elle s'endort. Sans montre ni horloge, difficile pour elle de savoir combien de temps elle est restée assoupie. En se relevant, elle remarque la présence de quelques gouttes de sang au sol. Sa plaie au front a pour autre effet secondaire de fortes céphalées. Elle sent toujours les bestioles sur son corps, comme si elles tentaient de se creuser illégalement un chemin afin de s'introduire sous sa peau et dans ses organes. De ses mains, elle chasse ces insectes qui ont pourtant disparu. Elle se sent tout à coup tourmentée par une sinistre réalité qui lui trotte dans la tête. Elle venait tout juste, autant au sens figuré que pratique, d'embrasser la mort. Un frisson d'effroi l'envahissant, elle commence à se demander si elle doit abandonner ou continuer, car elle souffre. Son vœu le plus cher est de quitter ce corridor.

Elle en vient à se demander qui peut bien lui en vouloir à ce point pour l'avoir enfermée dans cet endroit et l'obliger à affronter des lieux et des situations aussi hostiles qu'irréels. Même si sa sœur lui en veut probablement à mort, jamais elle ne ferait une telle chose. Son cœur est pur et n'est empreint d'aucune méchanceté. Elle est toujours prête à prendre le blâme pour autrui si ça peut éviter toute forme de malaise ou de querelle. Ses parents la détestent, mais pas au point de payer un malade mental pour la torturer. Caroline a très peu d'amis, car elle s'éloigne d'eux dès que leur vie commence à être rangée. Elle n'a d'affinités avec aucun de ses collègues de travail, sauf ses nombreux employeurs qu'elle a la mauvaise habitude de fréquenter, ce qui à tous les coups, l'oblige à vivre une séparation accompagnée d'un congédiement et d'un déménagement. Cependant, aucune de ces ruptures ne s'est terminée en bain de sang. Ses nombreuses et anciennes flammes l'ont toujours simplement quittée en lui proposant de rester amis. Elle a certainement commis quelques bavures sans importance à l'égard de purs étrangers, comme le soir où elle avait accidentellement accroché une voiture et avait pris la poudre d'escampette, ou la fois où elle s'était moquée d'une personne handicapée pour avoir l'air intéressante devant ses copines de classe, ce qui ne la rendit pas plus populaire pour autant. Sinon, à sa connaissance, personne n'a de sérieuses raisons d'éprouver une haine aussi grande à son égard, ou d'avoir envie de gaspiller de l'énergie sur son insignifiante existence. La jeune femme n'est ni exceptionnelle ni spéciale ; elle-même ne souhaiterait pas particulièrement se côtoyer dans la vie. On peut également oublier l'éventualité que des ravisseurs l'aient kidnappée en échange d'une rançon, ses parents faisant partie de la très populaire classe moyenne.

Étourdie par un nombre incalculable de questions qui hantent son cerveau et son horrible mal de bloc, elle se lève. Sans aucune raison, elle décide de courir. C'est le seul moyen de faire le vide. Courir, et courir encore. Elle se concentre sur sa respiration et ses battements de cœur. Après quelques minutes seulement, elle s'arrête, incapable de continuer. Son estomac et la sécheresse de sa bouche lui font comprendre qu'il serait temps de limiter les efforts et de leur fournir quelque chose à digérer, à boire, et ce, dans les plus brefs délais.

-Il ne faut pas lâcher, la prochaine porte sera la bonne! se dit-elle à voix haute, faute d'encouragements extérieurs.

Elle se questionne sur sa stratégie. Peut-être doit-elle ouvrir les portes une par une. Commencer par la première et se rendre jusqu'à la fin, ou en ordre décroissant, ou une par pur et simple hasard. Jusqu'ici, ses choix judicieux se sont avérés, en réalité, de lourds échecs. La jeune femme est convaincue que personne ne se donnerait la peine de mettre la sortie à la première ou à la dernière porte, car ce serait prendre la chance que sa victime les inclut dans son choix initial. Elle ferme donc les yeux, pointe le doigt devant elle, puis tourne sur elle-même à quelques reprises.

Porte 18

En compagnie de plusieurs personnes, Caroline se promène dans une forêt. Bâton à la main, ils marchent à travers la broussaille, les branches et des herbes hautes. Caroline observe ses coéquipiers à travers le brouillard dense. Aucun de ces visages ne lui semble familier et personne ne lui prête attention. Tous sont trempés et ont les yeux rivés au sol, à la recherche de quelqu'un ou quelque chose. Un vent frais et humide donne l'impression qu'une pluie torrentielle a cessé de s'abattre sur le paysage depuis peu et de nombreuses feuilles d'automne reluisant par leur humidité couvrent le sol. Tous sont vêtus d'un habit de chasse foncé, casquette et bottes de pluie.

Pour passer inaperçue, Caroline emprunte un comportement similaire aux autres et, de sa perche, elle parcourt le sol en silence. Les recherches sont sans aucun doute fructueuses, car un appel à l'aide se fait entendre. Tous les marcheurs lèvent la tête et se dirigent à la course en direction de ce cri. Bousculée par de nombreux corps en mouvements, Caroline est projetée au sol. Incapable de se relever parmi la foule, elle rampe difficilement vers un endroit sûr afin d'éviter de mourir piétinée. À seulement quelques pieds devant elle, se trouve l'attroupement. Contrairement à ce qu'elle imaginait, seulement une dizaine de personnes sont présentes, alors qu'ils devraient être au moins une bonne centaine. Curieuse et toujours allongée au sol, elle s'approche du troupeau, voulant connaître enfin ce pour quoi une battue a été organisée. Arrivée près de l'homme qui réclamait de l'aide, elle est troublée. Elle s'attendait à voir quelque chose d'horifiant, de sanglant et de monstrueux.

Un poupon. Blotti dans les bras de l'homme, il dort paisiblement, enveloppé dans un drap blanc. Il ne doit pas avoir plus de quelques semaines, voire quelques jours. Souriant, l'homme le regarde et le berce tout en lui chuchotant une douce mélodie. Caroline est émue. Elle est heureuse que le bébé ait été retrouvé, mais elle est aussi triste de voir que le héros allongé par terre est blessé. Une plaie béante est visible au niveau de sa cuisse droite. L'os dégoulinant de sang sortant de sa jambe laisse présumer que la blessure est sans aucun doute accompagnée d'une douleur insoutenable. Pourtant, l'homme ne semble préoccupé que par le bonheur d'avoir cet enfant dans les bras. Un des marcheurs s'écrie : « C'est bien beau tout ça, mais il y en a d'autres à retr... ». Sans avoir le temps de terminer sa phrase, il disparaît. Comme s'il avait atteint la deuxième phase d'un saut en « bungee », il s'envole, aspiré dans la brume. Tous regardent vers le ciel, immobiles et silencieux, puis, un bref hurlement collectif précède réactions et mouvements. Pendant que tout un chacun court dans tous les sens, Caroline assiste malgré elle à la disparition du second marcheur.

Un arbre se trouvant derrière un homme s'approprie comme par enchantement le contrôle de ses branches pour enlacer sa proie et la serrer au point de broyer

son corps tout entier. Paralysée, la jeune femme est incapable d'émettre le moindre son. Elle voudrait s'enfuir, mais ses membres sont lourds, trop lourds. Puis, devant ses yeux, le tronc d'un conifère s'ouvre et avale carrément un autre homme. Cette fois, son instinct de survie déploie toute l'adrénaline possible et nécessaire pour lui permettre de prendre la fuite.

Elle court à travers les arbres et le brouillard, fouettée au passage par de petites branches. Elle est seule, personne ne l'a suivie. Un bruit d'eau frappant sur des rochers attire son attention. Elle doit trouver cette rivière, et la suivre. Les cours d'eau aboutissent toujours quelque part, ou presque. Le bruit s'apparentant à une fine chute qui allait en s'intensifiant, lui indique qu'elle approche. Dans sa course, elle trébuche sur un gros caillou et amortit sa chute à l'aide de son coude droit, suivi par son petit doigt qui se brise instantanément. Elle a peine à se relever, tant elle est concentrée sur la douleur que lui procure la posture inadéquate de son auriculaire. Le doux son d'une cascade a sur elle un effet de motivation. Elle continue son chemin telle une bête effrayée qui a survécu à l'attaque d'un prédateur féroce. De l'eau. Agenouillée près de ce qu'elle devine être un large ruisseau dissimulé derrière la brume, elle remplit ses mains et asperge son visage brûlant. Il fait trop chaud pour prêter attention à l'inconfort que lui procure sa blessure.

-Pourquoi mes mains sont-elles rouges? se demande-t-elle.

Elle passe ses neuf doigts délicatement sur son visage et sa tête, à la recherche d'une blessure quelconque, mais rien. Son reflet miroitant à la surface du ruisseau dévoile alors un visage couvert de sang. Ne comprenant pas ce qui lui arrive, elle remplit ses mains de nouveau pour nettoyer ce qui lui peint le visage. Ce faisant, elle comprend rapidement que le liquide rougeâtre ne provient pas d'une plaie, mais plutôt du cours d'eau. Elle vide le contenu de ses paumes avec dégoût, puis s'essuie sur son pantalon. Intriguée, elle décide de longer ce large ruisseau couleur sang, en observant les pierres de diverses grandeurs qui provoquent l'existence de petites chutes. Seules des feuilles et brindilles se laissent porter vers une destination inconnue. Caroline se dirige vers ce qu'elle croit être une roche, à l'allure particulière. Plus elle s'approche, plus elle se dit que ça ne peut être qu'un quelconque caillou. Son esprit lutte, il sait, mais refuse de reconnaître ce qui flotte devant elle. Le corps d'un très jeune enfant gît à plat ventre, la tête prise entre deux rochers. Elle doit se rendre à l'évidence. Il y a réellement un minuscule corps inanimé étendu dans l'eau. Elle se précipite finalement sur lui et tente de le libérer de son étau. Il est nu, froid, et sa peau est bleutée. Elle hurle. Paniquée de ne pas connaître la gravité de l'état de l'enfant, évidemment précaire, elle le prend et le serre contre elle. Il faut le réchauffer.

Des cris d'hommes terrorisés, remplis de désespoir entremêlés d'aboiements résonnent à travers la forêt. Des loups. Une meute entière attaque présentement les autres marcheurs. Caroline ne veut surtout pas que le poupon, conscient ou non, soit témoin de ce carnage. Elle se cache donc derrière un arbre, l'enfant camouflé du mieux qu'elle peut au creux de ses bras. Elle ne sait quoi faire d'autre. Plonger dans une rivière de sang, fuir les lieux en courant tout en espérant ne pas attirer l'attention

de ces prédateurs affamés, rester parmi ces arbres mystérieusement pleins de vie et en manque d'affection. Les options ne mènent à aucun résultat passablement positif. Impuissante et à bout de ressources, elle pose le regard sur l'enfant. Elle voudrait tellement le sauver, le ramener à la vie. Son corps se raidit brusquement, se sentant épiée. Elle se retourne et se retrouve tout à coup devant trois bêtes monstrueuses, en position d'attaque. Leurs yeux sont absents d'iris, comme s'ils n'avaient que des pupilles. De leurs gueules s'échappe un liquide épais et rosé. Une dentition effilée, maculée et ravagée par l'usure est visible grâce au retroussement de leurs babines grotesques. Le grognement qu'elles émettent n'annonce en rien une visite de courtoisie. Sachant très bien que son prochain geste sera futile, Caroline ne peut s'empêcher de s'allonger afin de se mettre en position fœtale. Elle serre le poupon très fort contre elle, puis ferme les yeux dès qu'un des loups prend son élan pour bondir sur eux.

Rien ne se passe. La jeune femme entrouvre timidement la moitié d'un œil. Le couloir blanc. Elle ouvre rapidement les bras, mais l'enfant a disparu. Soulagée, mais frustrée, elle soupire. Elle s'allonge au sol, toujours dans la même position, puis s'assoupit. Malgré un sommeil profond, elle ne rêve pas. Son roupillon nullement réparateur est interrompu par des gargouillements douloureux provenant de son abdomen et par une sécheresse buccale intense. Elle vendrait son âme pour un verre d'eau. Elle reste au sol, refusant de se relever. Son auriculaire fracturé ne lui cause pas autant de douleur qu'elle aurait cru. Ça fait mal, certainement, mais c'est tolérable. Son coude droit doit probablement être couvert d'un extraordinaire hématome, étant donné l'élancement qu'elle ressent. Elle s'abstient toutefois de regarder. Sur le point d'abandonner, elle tente de s'évader dans son esprit, à la recherche d'un endroit paisible et réconfortant, mais en vain. Elle voudrait se retrouver assise sous un saule pleureur, près d'un cours d'eau, un livre à la main. Le paradis.

Cependant, seuls les bêtes, les monstres, les esprits et les personnes qu'elle n'a pu sauver la hantent et prennent toute la place dans sa tête. Elle se demande depuis quand elle est retenue prisonnière de ce corridor, cette prison blanche qui n'a pour but que de la terrifier et lui faire du mal. Des heures, des jours ? Impossible à déterminer. La sensation de faim annonce que son estomac n'a pas accueilli de nourriture depuis plusieurs heures, mais sans plus. Ses assaillants auraient pu au minimum lui fournir un peu d'eau, de quoi se mettre sous la dent, et une trousse de premiers soins. Peut-être font-ils un test avec elle, comme si elle n'était qu'un vulgaire rat de laboratoire. Ils attendent de voir si elle trouvera la sortie, ou si elle mourra de faim, ou encore de voir si elle ne sortira jamais de derrière l'une de ces portes. Ça ressemble à un jeu. Diabolique et vicieux, certes, mais un jeu quand même. On joue avec elle, avec ses sentiments, avec sa vie. Comment peut-on par contre organiser toutes ces mises en

scène dont elle a pour l'instant survécu ? Des acteurs ? Des animaux dressés ? Des mannequins ? De faux décors ? Serait-elle victime d'une blague de mauvais goût ? Elle se dit qu'elle a pourtant été légèrement blessée à quelques reprises, mais on ne blesse pas les gens pour pouvoir en rire par la suite devant une bonne bière froide. Une bonne bière froide, avec des chips barbecue... non... all dress.

-Suffit ! Concentre-toi ! se reprend-t-elle.

Il n'y a qu'une façon de savoir, emprunter une nouvelle porte. Les anniversaires, le hasard et le chiffre chanceux n'ont pas été jusqu'à présent des numéros à l'honneur de leur place dans sa vie. Quel choix lui reste-t-il ? Son âge ? Son adresse ? Son mois de naissance ? L'addition d'elle ne sait quels chiffres ? Elle se dirige au fond du couloir et s'arrête devant la porte 34. « Pourquoi pas ? » se dit-elle, désintéressée. C'est le nombre d'années qu'elle a gaspillées de son existence. Elle hausse les épaules et se dirige vers de possibles réponses.

Porte 34

Caroline fait tout à coup face à un vieux chalet en bois abandonné au milieu d'une forêt. La noirceur des constituants du bâtiment suggère qu'il a été victime d'un incendie quelques années plus tôt. Elle s'approche et regarde à travers les vitres cassées. Personne. Pourtant, elle entend quelque chose. Le bruit semble provenir depuis l'arrière du chalet. Discrètement et sur la pointe des pieds, elle en fait le tour. Le bâtiment a été construit au pied d'une petite falaise de plus ou moins vingt pieds de haut. Au sommet de cette pente abrupte se trouve une forêt beaucoup plus dense. Plus la jeune femme avance, plus le bruit constant de deux matières dures qui s'entrechoquent s'intensifie.

À travers les arbres apparaît une fillette vêtue d'une robe courte bleu pâle. Ses cheveux blonds aux épaules lui cachent le visage. L'enfant se penche, ramasse une grosse roche qui semble étrangement légère. Elle la laisse ensuite tomber au bas de la falaise, ce qui provoque l'effet sonore entendu plus tôt. Caroline est étonnée de ne pas assister à l'atterrissage de la roche. Elle cherche au sol, mais ne voit rien, comme si la pierre était passé à travers le gazon fraîchement coupé. Elle s'avance donc pour comprendre. L'extrémité de la falaise se trouve quelques pieds plus profondément que le sol, donnant naissance à une sorte de tranchée. Au fond de cette dernière se terre le corps d'un homme, inerte, presque entièrement recouvert de roches ensanglantées. Son visage est défiguré et il n'a qu'un bras et ses pieds qui sont toujours à découvert. Caroline est incertaine de vouloir connaître les raisons qui peuvent pousser une enfant à faire subir un tel châtement à autrui. Elle sursaute et laisse échapper un petit cri, lorsqu'elle sent une nouvelle pierre l'effleurer lors de son trajet afin d'aller rejoindre les autres. En levant les yeux, elle croise le regard de la jeune fille qui la toise, tout en restant immobile. Sentant une certaine menace, Caroline décide de reculer lentement, sans la quitter des yeux.

Son dos entre rapidement en contact avec l'un des murs de la baraque. Elle le longe jusqu'à un endroit où devait autrefois se trouver une porte. Sans faire de mouvements brusques, elle enjambe à reculons une vieille planche pourrie qui servait jadis de seuil de porte, puis pénètre dans cette sinistre maison. Se sentant toujours épiée, elle s'adosse à un mur à l'intérieur, et attend nerveusement. Après quelques secondes, le son de rochers se fracassant les uns contre les autres résonne. Rassurée de ne pas être poursuivie, Caroline décide d'observer les lieux, ou plutôt, ce qu'il en reste. Elle réalise alors l'ironie de la chose. C'est rassurant pour elle de savoir qu'une petite fille est en ce moment même en train de profaner un cadavre en l'écrasant sous une montagne de pierres. Enfin, c'est beaucoup mieux que de l'avoir à ses trousses.

La jeune femme balaie du regard la seule pièce présente et ses rares composants. Un vieux réfrigérateur, non fonctionnel, de toute évidence, et quelques meubles en piteux état. Une lueur invitante provenant d'une ouverture dans le fond du chalet l'interpelle. Elle tente de se frayer un chemin à travers les débris brûlés afin de la

rejoindre. Les murs, les planchers et les plafonds sont tous composés de planches de bois carbonisées, noires, tirant sur le bleu marine. Devant elle se trouve un restant de porte, en piteux état, dont la peinture du haut ne fait plus vraiment le travail auquel elle était destinée, et remarque que plusieurs parties de planches sont manquantes. Caroline prend la poignée tombante et la tourne. Geste tout à fait inutile et fait seulement par simple habitude, car elle sait pertinemment qu'elle n'avait qu'à pousser. La porte s'ouvre facilement, accompagnée d'un grincement. Elle crut un instant que la porte tomberait, mais elle reste miraculeusement accrochée au cadrage. De l'autre côté, elle voit un escalier menant à la cave, qui est également en très mauvais état. Malgré la faible luminosité, elle n'éprouve aucune difficulté à distinguer plusieurs toiles d'araignées et une accumulation massive de poussière. Sans peur et sans hésitation, mais quelque peu dégoûtée, elle emprunte l'escalier qui craque sous chacun de ses pas.

Le sous-sol cubique doit mesurer un peu plus d'une dizaine de pieds de long, de large et de haut. Les murs sont uniquement constitués de terre. Une lampe à huile accrochée au plafond illumine anormalement la pièce. La présence suspecte d'un petit feu laisse croire qu'une personne doit vraisemblablement venir se terrer ici. Même si Caroline craint de se faire prendre, elle ne peut s'empêcher de s'en approcher pour se réchauffer. Elle se souvient alors du pourquoi de sa mission. Ils se sont donné un mal de chien pour rendre toute cette mise en scène possible. Elle touche les murs et laisse s'échapper la terre entre ses doigts. De la vraie terre. Finalement, elle se dit que cet endroit existait probablement déjà, mais ça ne règle pas la question du comment ce lieu peut se trouver derrière la porte d'un corridor. Au sol, près du feu, sur le point de rendre l'âme, elle aperçoit quelques objets dont un ourson brun en peluche. Elle le prend et l'examine. Cet ourson est vieux, sale, mutilé de quelques déchirures qui nous font découvrir sa mousse blanche. Un de ses yeux manquant est remplacé par une cicatrice composée d'un fil à coudre noir. Caroline tente de s'imaginer à quoi il pouvait ressembler le jour de sa confection, le jour où il comblait de joie un enfant. Elle approche le toutou de son visage, sourit et le serre contre sa joue. Cette peluche lui donne l'impression de faire la paix avec son enfance qui pourtant, a été remplie de bonheur.

À sa droite, apparaît soudainement une enfant de plus ou moins six ans. Souriante, elle est vêtue d'une robe d'été courte. Son corps, son visage, ses vêtements sont blancs et flous. La réaction de Caroline est d'une tout autre nature contrairement à celle empruntée lors de ses précédentes expériences. Elle laisse tomber l'ourson, se lève et lui rend son sourire. D'une démarche qui frôle l'arrogance, elle avance vers la fillette, se penche à quelques centimètres de son visage et lui dit que cette fois, personne ne lui fera peur. Voulant lui tapoter la joue droite, elle passe carrément au travers du visage de l'enfant. Du coup, elle éclate de rire et applaudit, puis félicite haut et fort les créateurs de cette projection qui ont manifestement fait un excellent boulot. La fraîcheur de la cave se faisant ressentir, elle s'agenouille près de la minuscule flamme restante, puis scrute les alentours à la recherche de papiers, de brindilles

ou de quoi que ce soit afin de l'alimenter. La première chose qui lui tombe sous la main est la peluche. Sans hésiter, elle la place directement dans le feu qui se ravive immédiatement. La fillette, toujours présente, laisse s'échapper un hurlement. Ne comprenant pas sa réaction, Caroline se retourne vers elle. Les deux mains portées au visage, l'enfant éclate en sanglots et lui demande ce qu'a bien pu faire monsieur câlin pour mériter une peine de mort par incinération. Puis elle disparaît. La jeune femme est aussitôt envahie par la culpabilité, mais tourne vite la situation au ridicule. Ce n'est que l'image projetée d'une actrice, après tout. Près du feu repose un petit livre pour enfants. Elle le prend, le feuillette. Comme si les gamins avaient besoin de ces dessins grotesques et puérils pour apprendre les couleurs. Ridicule !

Un jeune garçon apparaît quelques secondes plus tard. Il la regarde, embarrassé, la tête baissée et les mains dans le dos. Il a une coupe de cheveux style champignon, ses vêtements laissent supposer qu'il fait partie d'un autre monde, d'une ancienne époque et son short est bouffant, mais serré au niveau du genou. Il a une chemise à manches longues, aux manchettes en dentelle, tandis qu'un petit foulard noir est enroulé autour de son cou, attaché style nœud papillon. Comme la fillette, il est tout blanc et transparent, mais on voit que son short est foncé et que ses souliers sont noirs. Caroline fixe l'enfant, attendant une réaction, puis décide de placer son livre au-dessus du feu.

-Il serait préférable pour vous, très chère dame, de chasser l'idée saugrenue, dans votre esprit, qui veut que mon bien soit déposé sans aucune raison valable dans ces-dites flammes ! lui suggère-t-il.

En entendant ces mots trop bien prononcés, elle éclate de rire, puis, effrontée à souhait, elle lui répond : « Sinon quoi ? » Sans attendre de réponse et sans hésitation, elle laisse donc tomber le jouet dans le brasier. Outré, le gamin se contente de l'assassiner du regard pour disparaître par la suite. C'est bien ce qu'elle pensait, les images n'attaquent personne.

Elle décide de retourner vérifier dans l'amas d'objets, histoire de trouver autre chose à brûler, car il fait vraiment froid dans ce trou. Parmi les déchets, les cannes de métal et autres contenants de plastique se trouvent deux choses intéressantes, soit une couverture sale et trouée, ainsi qu'une batte de baseball usée. Elle enfile le restant de tissu puis prend le bâton, prête à l'offrir en sacrifice au feu. Un beau jeune homme, grand, fort et souriant fait alors son apparition à sa gauche. Si Caroline se fie à ses habits, c'est un joueur de baseball qui aurait besoin de rafraîchir son costume vieillot et un peu trop serré, qui pourtant lui va à ravir. Lui, elle voudrait bien le voir en vrai. Elle ne lui ferait pas mal, c'est certain. Le bel étalon lui fait des salutations dignes d'une princesse et lui demande poliment si elle voudrait bien lui rendre son équipement de sport, ce qui serait grandement apprécié. Sans répondre, Caroline le lui rend, gênée. Comme il lui tire sa plus belle révérence en guise de remerciement, elle lui sourit, conquise. Sans avertissement, le beau jeune homme lève sa batte dans les airs, prend son élan et la frappe brutalement dans les côtes. Se tenant le flanc blessé, elle hurle, puis perd connaissance.

La douleur est sans équivoque l'une des pires ressenties dans sa vie. Au plan physique, évidemment. Revenue au point de départ, prisonnière de sa cage blanche, elle remonte doucement son chandail pour évaluer l'étendue des dégâts. Il fallait naturellement qu'elle accroche son doigt meurtri au passage, comme si elle n'avait pas assez mal comme ça. Au niveau de ses côtes, la peau est noircie et très sensible. Ses os sont sans aucun doute fracturés, car elle a beaucoup de difficulté à se relever. Les blessures s'accumulent et sa tolérance diminue. Tout ça, c'est trop pour elle. Ses soupçons de mises en scène ne sont maintenant plus d'actualité. Une projection ne peut en aucun cas s'approprier un instrument quelconque et frapper les gens. Elle donne sa langue au chat, trop épuisée pour réfléchir, puis souffle quelques mots en sanglotant. Elle veut rentrer chez elle, se coucher dans son lit moelleux, prendre un bon bain chaud, plusieurs anti-inflammatoires, boire un océan et manger dans un buffet. Pas parce que c'est bon, mais parce qu'il y a de la nourriture en quantité industrielle. S'empiffrer sans compter les calories et les gras saturés. Elle a commencé à faire attention à ce qu'elle mange le jour où sa sœur lui a fait un commentaire tout à fait anodin sur son léger surplus de tissu adipeux. Caroline, qui a un don incroyable pour lire entre les lignes, avait très bien compris que ce que voulait vraiment dire mademoiselle perfection était: «Oh là là! T'as donc ben engraisé, ma grosse!». Elle s'était alors donnée comme mission de devenir plus mince qu'elle. Pour prouver qu'elle pouvait être parfaite elle aussi? Pour rendre sa sœur jalouse? Pour gagner une compétition à sens unique? Ses motivations restent inconnues, même pour elle. Toutefois, avec beaucoup de temps et d'efforts, elle avait réussi à devenir la plus mince des deux. Bon, il est vrai que sa sœur a depuis mis au monde deux «scrapeurs» qui lui ont laissé en guise de remerciements plusieurs modifications corporelles qui n'ont pas pour effets de l'avantager. Si Caroline le sait, c'est uniquement parce qu'elle elle fouine de temps à autre sur sa page Facebook, au cas où elle parlerait en mal d'elle ou encore mieux, qu'elle partagerait quelques moments de difficultés et de misère. Caroline n'a toujours pas eu la chance de se réjouir d'une soi-disant malchance ou malheur, car ce n'est encore jamais arrivé. Juliette n'a également jamais fait allusion à elle de quelque façon. Comme si elle n'avait jamais existé.

L'indifférence fait beaucoup plus de dommages que tout autre représailles ou attaque. Savoir que quelqu'un que vous aimez profondément ne se préoccupe en rien de ce qui peut se passer dans votre vie, de ce que vous ressentez, peut détruire et ruiner une personne. Une personne comme Caroline. On lui dirait sûrement que son comportement ne montre en rien qu'elle puisse éprouver de l'amour pour sa propre sœur, mais c'est faux. Au fond, elle aime beaucoup sa sœur. Cependant, obtenir son respect est plus important pour Caroline que la démonstration de ce profond sentiment. Elle aurait tellement voulu que sa sœur rampe devant elle, lui déferle toutes les excuses existantes pour qu'elle revienne dans sa vie. Mais non, il semblerait que sa présence ne soit pas autant espérée qu'elle le voudrait bien. Paria dans sa propre

famille est péniblement endurable, mais le manque de respect est intolérable. C'est la seule valeur importante qui, selon elle, doit être honorée. La définition de ce mot est toutefois différente pour elle que pour le restant de la planète. Elle exige le respect de tous en étant la personne la plus irrespectueuse du monde. Ça, ça lui a pris un temps fou pour s'en rendre compte.

Un pur étranger assis derrière elle dans un restaurant lui avait fait la remarque suivante après qu'elle ait été inutilement désobligeante avec la serveuse : « La belle phrase évoquant le respect que tu as de tatouée sur l'épaule, est-ce pour te convaincre que tu es une bonne personne ou pour te rappeler qu'il faut le mettre en pratique chaque jour ? » Et le tout, le plus aimablement du monde. Pour une rare fois dans sa vie, Caroline, qui est restée bouche bée, n'avait rien trouvé à répliquer. Elle a réfléchi et réfléchi pendant des jours, ne sachant toujours pas ce qu'elle aurait dû lui répondre. Plusieurs semaines plus tard, elle réalisa que l'important n'était pas ce qu'elle devait répondre à cet inconnu, mais plutôt comment cette question pouvait la faire grandir, réaliser ce qu'elle est en vérité et non ce qu'elle croit être. Une introspection était plus que nécessaire. Aujourd'hui, elle voudrait remercier cet homme qui, même si détesté au départ, a eu un rôle important dans le cheminement de sa vie. Il lui a indirectement fait comprendre que son orgueil mal placé, son égocentrisme et sa jalousie malade sont existants et prédominants dans sa façon d'être. Contrairement à ce qu'elle pensait être, soit honnête, droite, authentique, raisonnable et dépourvue d'un caractère fort. Ces défauts maintenant à découvert l'ont profondément blessée et ébranlée. Elle sait que de continuer dans cette voie ne lui apporterait jamais rien de bon dans la vie et elle veut maintenant changer, pour le mieux. Devenir une personne nouvelle, version améliorée. C'est également grâce à cet inconnu qu'elle a commencé à imaginer une démarche pour entrer en contact avec sa sœur. Elle y pense peut-être depuis longtemps, voire des mois, mais au moins, elle y pense. Ce qui est pour elle un grand pas vers l'avant. Par contre, pour pouvoir faire un deuxième pas, il faudrait commencer par sortir d'ici.

La jeune femme se dirige vers une porte. La porte 23, pour la simple et unique raison qu'elle se trouve tout près d'elle. Elle ne représente rien de significatif, mais il faut choisir. C'est en se tenant les côtes et accompagnée d'une légère difficulté respiratoire qu'elle tourne la poignée.

Porte 23

Assise sur un énorme tronc d'arbre, Caroline fait face à un lac. La couleur et la fraîcheur de l'aurore sont magnifiques et un léger vent chaud lui caresse le visage. Le calme total. Elle ne pourrait espérer mieux que ce moment de répit dans cet endroit paisible, parfait pour se ressourcer. L'odeur de la végétation, le petit sentier et le quai avec une planche brisée lui rappelle vaguement quelque chose. Elle a la drôle d'impression de connaître cet endroit, elle est déjà venue ici. L'écho provoqué par l'immensité des lieux lui chuchote à l'oreille. Des ricanements. Probablement des enfants qui jouent tout près d'ici. Craintive, elle regarde partout autour d'elle pour voir à quel genre d'abomination elle devra encore faire face. Rien ni personne. Tout à coup, arrivées de nulle part, deux fillettes de plus ou moins une dizaine d'années passent en trombe devant elle. Sans lui porter une quelconque attention, les gamines courent dans le sentier pour ensuite atteindre le quai. Elles lancent leurs serviettes par terre, enlèvent leurs sandales et sautent à l'eau. Elles s'arrosent, rient, remontent sur le plancher de bois flottant, puis sautent encore et encore. Caroline les observe un moment, puis un frisson suivi de tremblements envahit son corps complètement. Elle les connaît. Ou plutôt, elle les reconnaît. Ces sentiments dont elle ne peut discerner la nature se manifestent sous forme de larmes, mais elle ne pleure pas.

C'est elle. Plusieurs années plus tôt, dans une autre vie. Une vie où elle était heureuse. Elle avait oublié ces doux moments passés avec sa famille dans ce chalet reclus dans les bois que son père avait construit. Pour s'y rendre, ils devaient faire deux heures en voiture, et prendre un hydravion, car aucune route ne pouvait être empruntée. La vue de tout là-haut était hypnotique. C'était le seul temps où sa sœur et elle étaient tranquilles. Elles adoraient regarder défiler le paysage. Chaque été, pendant cinq ou six ans, ils allaient s'y réfugier pendant deux semaines. Loin des responsabilités, des obligations et des règles. La liberté à l'état pur. Puis un jour, de grosses machines mécaniques jaunes sont arrivées non loin de leur lac et ont tout rasé. Une route est apparue et s'est appropriée la place des arbres, des animaux, massacrant tout ce qui existait de naturel. Ils ont été contraints de vendre, toute qualité de vie ayant disparu. Si ses parents étaient tristes, sa sœur et elle l'étaient encore plus. Elles n'ont plus jamais goûté au laisser-aller que leur avait procuré cet endroit enchanteur.

La voix de son père annonçant aux enfants que le petit déjeuner est prêt résonne à travers les arbres. Caroline se lève brusquement, ne sachant que faire. Comme si elle n'existait pas, les filles passent à quelques centimètres d'elle sans même lui jeter un regard. Elle décide de les suivre discrètement, puis porte soudainement sa main au menton. Caressant sa cicatrice, elle crie à la fillette devant elle de faire attention, mais elle a la drôle d'impression que sa voix ne se rend pas jusqu'aux petites oreilles des enfants. Trop tard. La petite tombe au sol, et se fracasse le bas du visage sur une pierre pointue. Ce n'est qu'à la vue de la mare de sang que la jeune Caroline

se met à hurler. Juliette se rue vers elle, place sa serviette sur la blessure et l'aide à se relever en lui chuchotant des mots rassurants. Ensemble, elles se dirigent vers le chalet et demandent de l'aide à leurs parents. Caroline reste immobile en s'observant disparaître à l'intérieur.

Quelques minutes plus tard, la balafrée remplie de tristesse sort, puis s'assoit dans les marches. Elle passe délicatement sa main sur son pansement fraîchement installé. Sa sœur vient la rejoindre et la serre dans ses bras. Caroline se souviendra toujours de ce que Juliette lui avait dit ce jour-là. «Ne t'en fais pas, tu seras toujours la plus belle de nous deux et quoi qu'il arrive, moi je t'aimerai toujours. Et puis, tu as l'air d'une dure à cuire, maintenant!» Elles rient, s'enlacent et toute forme de chagrin disparu, elles s'installent à la table à manger. À ce jeune âge, on ne réalise pas l'impact et l'importance de nos actes, nos paroles. C'est la plus belle preuve d'amour que Caroline a eue dans sa vie. Comment se fait-il que cette complicité se soit dissipée avec le temps? Quel gâchis. Caroline se tourne vers ses parents qui préparent le repas. Ils sont jeunes, beaux et heureux. Elle ne se rappelait pas qu'ils s'étaient déjà aimés. Lorsqu'elle avait dix-sept ans, son père avait subi une commotion cérébrale lors d'un grave accident au travail. Il n'a eu aucune blessure physique grave, mais son choc au cerveau a provoqué en lui l'apparition d'une toute nouvelle identité. Transformé, il n'a plus jamais été le même. Inapte pour le marché du travail, il est devenu un homme aigri. Il a accumulé les passe-temps sans jamais trouver quelque chose qui le passionnait vraiment. Son agressivité et son impatience ont, au fil du temps, épuisé sa femme qui s'est repliée sur elle-même et par la suite, s'est réfugiée dans les antidépresseurs. Ils se sont perdus, éloignés, et ne savent maintenant plus pourquoi ils sont encore ensemble. Probablement par habitude, par peur de l'inconnu, par peur de se retrouver seuls. La maladie, le désespoir et l'abandon l'ont emporté sur l'amour. Malheureusement, ils s'endurent au lieu de s'apprécier. Caroline ne se souvient pas de la dernière fois où son père avait embrassé sa mère, ou l'avait simplement prise dans ses bras.

Assiettes vides, mains propres, les deux sœurs sont prêtes à retourner s'amuser. Main dans la main, elles gambadent dans leur sentier, à travers les arbres. Ne se sentant nullement épiées ou suivies par Caroline, elles s'installent sur un gros cap de roche où elles aimaient se retrouver seules et qu'elles appelaient leur cachette secrète. L'aînée se lève et creuse superficiellement la terre à l'aide d'un bâton. Elle en sort presque aussitôt une petite boîte de métal. Caroline tente d'énumérer toutes les choses qu'elles avaient cachées dans leur coffre aux trésors. Il y avait une poupée, un morceau de bois qui avait, avec beaucoup d'imagination, la forme d'un cœur, une brosse à cheveux, une barrette et... elle croit que c'est tout. Juliette s'installe à genoux derrière sa sœur et peigne délicatement sa chevelure blonde. Après lui avoir fait une maladroite tresse, elle se penche et farfouille dans la boîte. Caroline voudrait leur parler, mais se sent incapable de briser leur monde rempli d'innocence et de pureté. Troubler leur perception erronée de l'avenir qui promet un monde où tous s'aiment, partagent, rient et dansent. Petits, nous attendons avec impatience de

devenir grands, mais une fois devenus des adultes, nous regrettons le temps précieux de notre jeunesse sans contraintes ni responsabilités, où notre seule préoccupation est de profiter de la vie, sans se poser de questions. La jeune femme décide de faire quelques pas en silence, pour se rapprocher des fillettes. Ce faisant, elle se heurte à quelque chose. Pourtant, il n'y a rien devant elle. Elle place ses mains vers l'avant. Un mur transparent semble la séparer des enfants. Elle cogne doucement contre cette vitre, mais cela n'attire pas l'attention des deux sœurs. Elle regarde Juliette qui réussit finalement à sortir l'objet qu'elle semble chercher depuis une éternité.

Un bidon blanc de quatre litres, au moins cinq fois plus gros que le coffre aux trésors. Surprise, Caroline ne comprend pas ce qui passe, car dans sa mémoire, ceci ne s'est jamais produit et de toute façon, c'est complètement impossible. Impossible, synonyme d'irréaliste. Ça n'augure rien de bon. C'était trop beau pour être vrai. Elle avait osé penser que certaines portes pouvaient cacher des événements heureux, pas seulement des horreurs. L'aînée soulève la bouteille, l'ouvre et verse mécaniquement son contenu directement sur la tête de sa petite sœur, qui reste de glace. Accompagnés d'une étrange fumée, ses cheveux glissent, puis tombent. Caroline hurle, frappe de toutes ses forces contre la paroi transparente, mais sans résultat. Juliette regarde avec fascination son produit acide faire bouillir la peau de sa victime qui se mélange avec son sang et coule le long de son petit corps toujours inactif.

Malgré sa douleur aux côtes, Caroline ramasse le restant d'un tronc d'arbre au sol et martèle la vitre qui non seulement ne cède pas, mais ne montre aucun signe d'impact ni même de faiblesse. Elle s'acharne malgré tout, mais rien ne change. En sueur et à bout de souffle, elle se sent impuissante et déclare forfait. Elle gaspille le peu d'énergie qui lui reste. Elle pose les genoux au sol, appuie son front contre le mur invisible et assiste malgré elle à son propre massacre. La fillette n'a maintenant plus d'enveloppe corporelle. Il ne reste qu'un squelette en parfaite position assise dans une mare de liquide biologique rosé. Le bourreau se retourne vers le témoin de la scène. Son visage est maintenant difforme, grisâtre et ses yeux donnent l'impression d'avoir été grossièrement effacés. Elle ouvre largement la bouche, mais n'émet aucun son audible. De ses petites mains presque noires, elle lance un objet à une vitesse fulgurante qui vient s'incruster dans la vitre. Après avoir fait un mouvement de recul instinctif, Caroline s'approche doucement pour voir de quoi il s'agit. Un pendentif indéfinissable accroché à une chaînette y est coincé et provoque l'apparition d'une fissure. Au même moment, une explosion se fait entendre puis la partie du mur autour de l'objet éclate en mille morceaux, directement au visage de Caroline.

Toute menace envolée, le calme blanc revenu, la jeune femme se tient debout, immobile. Sa première réaction est de se jeter sur la porte pour retourner à cet endroit qu'elle avait tant aimé. Pour tout recommencer, pour se secourir. Pour se sauver de son abominable vie, pour être libre. Pour redevenir ce qu'elle était, pour ressentir

le bonheur de nouveau. Pour réapprendre à rire, à aimer. Retrouver le confort, la sécurité, le bien-être. Verrouillée. À son grand désarroi, la porte est fermée à clé. De sa vision trouble, elle remarque que ses vêtements et le plancher sont couverts de gouttelettes de sang. Ensuite vient la douleur. Caroline l'exprime clairement par la force de son cri. Elle porte ses mains tremblantes à son visage, couvert de morceaux de verres.

Son œil droit. Elle ne voit plus de son œil droit. Elle porte à son visage son index qui se pose sur un fragment pointu qui s'est malencontreusement retrouvé au milieu de son globe oculaire. Paniquée sur le moment, elle voudrait pleurer, mais en est incapable. Elle inspire profondément, puis reprend le contrôle. Elle entreprend de se débarrasser de tous les éclats qui se trouvent dans son visage et son cou, pour terminer avec le haut de son torse. Pour celui qui se trouve dans son œil, elle ne croit pas avoir les compétences requises pour le retirer convenablement sans causer trop de dégâts. Comme le fragment est positionné en profondeur, elle n'a d'autre solution que de s'improviser aide-soignante. De son chandail, elle déchire un bout de tissu en lanière et l'enroule autour de sa tête. Son œil est maintenant protégé par un bandage médiocre qui lui donne l'air d'un pirate aux compétences discutables. Une lueur provenant du plancher attire son attention. Le pendentif. Elle se penche, le ramasse et l'attache à son cou sans lui porter une attention particulière. Étrangement, elle n'éprouve rien. Assise par terre, ses yeux, son cœur et son âme sont vides. Comme si son corps avait pris une pause, elle est incapable de ressentir quelque émotion que ce soit. Une infime partie de son esprit, toujours active, lui fait remonter le temps. Les éclats de vitres teintées de rouge lui rappellent la dernière soirée qu'elle a passée en compagnie de ses parents.

Après un copieux repas dans la maison familiale, elle était allée s'asseoir dans la verrière avec son père. Comme à l'habitude, sa mère était restée dans la cuisine pour nettoyer tout le bazar et mettre les nombreux restants dans des plats à emporter. Le père de la jeune femme brise le silence en annonçant fièrement que sa femme et lui-même s'étaient procuré une paire de billets et feront prochainement une croisière dans les Caraïbes. Si tout se passe comme prévu, ils devraient partir dans trois semaines. Sachant très bien que sa fille a de nombreux problèmes de compatibilité avec son colocataire, il lui offre de venir s'installer ici pendant ce temps. Tout le monde serait comblé. Caroline aurait la paix, il y aurait quelqu'un dans la maison pour éloigner les voleurs et... ça éviterait à sa sœur de venir s'occuper des animaux. Le seul fait de mentionner l'existence de Juliette cause un froid, mais Caroline réussit à passer outre et accepte la proposition avec grand bonheur. Nouveau silence de mort. Ça sent mauvais, ça sent la chicane. Chaque fois que quelqu'un parle de Juliette ou de ses enfants, le climat harmonieux prend rapidement une tournure cauchemardesque. Comme si on la pointait du doigt et qu'on voulait la faire sentir coupable. Caroline est déjà en train de se préparer mentalement à affronter les commentaires inappropriés de son paternel. Ça bouille par en dedans. «Pendant que tu resteras ici, je ne te demande qu'une seule chose. Si vous vous croisez, ne te chicane pas avec ta sœur,

s'il te plaît.» Et voilà. Caroline éclate. C'est encore sa faute. Même après que son père lui ait expliqué qu'il dirait la même chose à Juliette, rien ne semble pouvoir la calmer. Éméchée, frustrée, se sentant attaquée, elle agresse verbalement son paternel, qui n'arrive pas à comprendre le revirement de la situation. Elle se lève, prend sa sacoche et sort de la verrière.

Elle s'arrête brusquement dans le salon et observe les murs. Ils sont remplis de photos d'enfants. Ceux de sa sœur. Un garçon d'à peu près trois ans et une fille beaucoup plus jeune, un an peut-être. Le garçon ressemble à son père, mais ce qui est le plus frappant, c'est le visage de la fillette. Exactement le même que celui de Caroline à cet âge. Elle comprend alors pourquoi ses parents avaient eu la drôle d'idée de sortir de vieux albums photo avant le repas. Dans tous ses états, sa mère se présente derrière elle pour lui demander ce qui se passe. Dans un élan de rage, Caroline arrache tous les cadres de sur les murs et les lance par terre. Elle hurle à ses parents que ce n'est pas en mettant des photos des enfants partout qu'elle finira par les aimer.

En réalisant la gravité des mots qu'elle venait de prononcer, elle s'arrête net et se retourne vers sa pauvre mère qui semble sous le choc. Pour voir sa réaction ou pour s'excuser, elle ne le sait pas. Aveuglée par la colère, elle ne se doutait pas qu'elle avait brisé l'un des cadres à proximité de cette dernière, ce qui l'avait gravement blessée au bras. Des morceaux de vitre et du sang par terre. Son père catastrophé la met illico à la porte et lui ordonne de ne plus jamais remettre les pieds dans cette maison. Les yeux remplis d'eau, Caroline sort en silence. Honteuse, elle garde la tête basse, tel un chien battu. Elle monte dans sa voiture, conduit jusqu'au bord de l'eau où elle pleure sa vie pendant des heures. Elle aurait voulu effacer ce pitoyable événement, se faire pardonner. Auprès de sa mère, certes, mais également auprès de Dieu. Elle n'a jamais vraiment eu la foi, mais avec tous ses comportements déficients et ses mauvaises actions, elle se dit qu'il n'y a pas de chance à prendre. Non seulement elle a mal agi envers ses parents, mais elle a également commis, ce matin-là, pour une deuxième fois, l'irréparable. L'acte le plus odieux qui existe sur la terre. Un meurtre à l'état pur.

Elle a tué. Son propre enfant, ou plutôt, son futur enfant. Et elle n'en a jamais parlé à personne. Elle aurait voulu partager son malheur, mais en avait été incapable. La première fois, elle était jeune, beaucoup trop jeune. Son silence avait été une cause à effet de la honte. Elle était tombée enceinte après une relation non consentante avec un pur étranger. Ne voulant probablement pas être jugée, ou inspirer le dégoût, elle avait préféré se taire. Elle redoutait qu'on la traite de menteuse, d'avoir imaginé des choses afin d'attirer l'attention, car elle avait toujours aimé jouer à la victime. Elle avait donc tout gardé pour elle et entamé de sombres démarches médicales en cachette. Cet épisode de sa vie l'avait beaucoup changée. Elle était toujours dans la lune et repliée sur elle-même. Malgré tous ses efforts pour avoir l'air normale, tous pouvaient voir qu'elle était différente. Ses parents avaient pensé que c'était une façon de vivre sa crise d'adolescence, tandis que ses enseignants avaient soupçonné qu'une récente dépendance à la drogue était la cause de la chute de ses notes. Ses

rare amies n'avaient jamais posé de questions et s'étaient tout simplement éloignées tranquillement d'elle. Un jour, Caroline avait voulu se confier auprès de sa sœur, mais s'était résignée à la dernière minute, sans vraiment savoir pourquoi.

Probablement de peur qu'elle ne la regarde et ne la voit plus de la même façon, ou simplement parce qu'elle ne supporterait pas de la voir s'éloigner. La perdre aurait été pire que tout. La deuxième fois que Caroline était tombée enceinte, elle était en couple et savait que son copain de l'époque ne voulait pas d'enfant. Il le lui avait si souvent répété. Cependant, quand le résultat positif était apparu sur le test de grossesse, elle était si heureuse qu'il était impossible qu'il ne le soit pas également. Ce qui devait être un moment de pur bonheur s'était transformé en séparation déchirante. Non seulement il l'avait quittée, mais de plus, il lui avait fortement suggéré de ne pas garder cet enfant. Il ne voudrait jamais rien savoir de lui, ne s'en occuperait jamais et elle pouvait rêver si elle croyait recevoir de sa part le moindre support monétaire. Se sentant incapable d'élever un enfant seule, elle avait à contrecœur opté pour l'avortement. Cette deuxième expérience ne l'avait pas aidée à se sentir mieux dans sa peau. Une fois de plus, elle se sentait abandonnée, malheureuse, blessée et sans emploi. Un cercle vicieux dont elle n'a pas encore trouvé la faille pour s'en sortir. La seule solution était d'oublier, faire comme si de rien n'était. Boire, et boire encore. L'alcool aide à fuir la réalité, mais seulement momentanément. C'est pourquoi Caroline noie sa peine le plus souvent possible. Cette solution est beaucoup plus amusante et facile que d'affronter et régler ses véritables problèmes. Elle ne l'avouera jamais, mais c'est en partie pour cette raison qu'elle s'est éloignée de sa sœur. Le respect, certes, mais également, les enfants.

Lajoie de mettre au monde son enfant, d'en prendre soin, cet amour inconditionnel, d'être importante, voire essentielle, pour quelqu'un. Tout ça, elle ne le vivra jamais et elle en veut au monde entier d'avoir la chance et le droit à ce bonheur. Sa mère, sa sœur... elles auraient dû comprendre, deviner ce qu'elle vivait sans qu'elle soit obligée de leur expliquer. La famille se doit d'avoir un sixième sens afin de percevoir la détresse des leurs. Au lieu de l'aider, ils ont fermé les yeux. Disparaître de leurs vies était ce qu'elle avait de mieux à faire, car elle ne leur apportera jamais rien de bon et elle ne sera jamais à la hauteur de leurs attentes. Au fond, c'est le plus beau cadeau qu'elle pouvait faire à son neveu et sa nièce. Ne pas être, ne pas exister.

Cette querelle est le dernier moment passé avec ses parents, et ça fait maintenant près d'un an. Elle échange occasionnellement des messages texte avec sa mère, mais sans plus. Juste pour s'assurer que des deux côtés, tout le monde est en vie. À ce moment précis, Caroline réalise avec désarroi que sa disparition ne sera pas signalée avant très longtemps. Très, très longtemps. Elle n'a plus de famille, pas de copain, pas de collègues de travail et le peu d'amis qu'elle a ont des enfants, une vie qui occupe le plus clair de leur temps. Elle ne manque à personne. Qui viendra à son secours? Personne. Il lui faut donc se débrouiller seule. Réfléchir. Il y a une solution logique à chaque problème, chaque casse-tête. Rien n'arrive jamais pour rien. L'une de ces portes mène à la sortie, elle en est convaincue. Sinon, tout cela ne rimerait à rien.

Les nombres tourbillonnent dans sa tête. Elle ne veut plus se tromper, car chaque mauvaise porte empruntée semble lui occasionner une nouvelle blessure, et de plus en plus sévère. À ce rythme, elle sera bientôt trop amochée pour tenter quoi que ce soit. Suite à de longues minutes à calculer, additionner, soustraire, elle ne trouve aucun chiffre qui aurait une signification satisfaisante. Puis vient le deux. Elles sont deux sœurs, elle a perdu deux bébés, et Juliette a deux enfants. Caroline est certaine que si elle faisait l'effort de creuser encore un peu plus, elle pourrait trouver d'autres raisons de choisir ce chiffre. Elle se dirige donc tranquillement vers cette porte. La main posée sur la poignée, elle inspire profondément, puis entre.

Porte 2

De la neige, du froid et des rafales. Caroline se retrouve au milieu d'un champ, en pleine tempête hivernale, et à peine vêtue. La noirceur de la nuit n'aide en rien à discerner le paysage. On n'y verrait rien, même avec deux yeux en parfaite santé. Caroline se protège le visage du mieux qu'elle peut, et entreprend d'avancer dans la neige sans objectif ou destination précise, sachant que l'inactivité et le froid provoqueraient une éventuelle paralysie. Après quelques pas, une forme se dessine au loin. Ce qui paraissait être l'ombre d'une montagne est sur le point de se concrétiser en bâtisse immense. Elle doit s'y rendre le plus rapidement possible. Il faut qu'elle trouve une source de chaleur rapidement, la sensation au niveau de ses extrémités s'estompe déjà graduellement. De peine et de misère, elle parvient à atteindre une gigantesque clôture de métal à travers laquelle elle se faufile grâce une ouverture, qui lui laisse en souvenir des éraflures au niveau de la jambe. Elle emprunte ensuite un étroit chemin bordé de poteaux noirs, qui mène à la porte d'entrée. L'endroit semble abandonné. Une usine ou un entrepôt, grisâtre avec une grosse cheminée sur le toit plat et de discrètes fenêtres. Sans tenir compte du panneau indiquant que l'entrée est strictement interdite, elle pousse de toutes ses forces la grosse porte double en métal.

La quantité de neige accumulée lui rend la tâche difficile, mais elle réussit tout de même à se réfugier à l'intérieur. Trop épuisée et frigorifiée pour prendre le temps de jeter un œil aux environs, elle s'assoit et tente de reprendre une respiration normale. Elle doit se réchauffer. Après quelques minutes de calme et de repos, vient l'inspection des lieux. Elle se trouve dans une large, voire infiniment grande salle vide. Comme unique éclairage, quelques néons au plafond qui, avec le temps, ont réussi à apprendre la communication en morse. Outre le grésillement des tubes lumineux, aucun bruit ne se fait entendre. La fraîcheur extrême de la pièce indique que le chauffage n'est pas fonctionnel depuis probablement une éternité, ce qui ne l'aidera en rien à ne pas mourir de froid. Tout au fond se trouve une issue qu'elle s'empresse d'aller rejoindre au pas de course. Elle s'arrête cependant quelques secondes, ses côtes fracturées lui rappelant douloureusement leur présence. Elle traverse deux portes munies de barres paniques déjà ouvertes qui mènent sur un long corridor vide et dépourvu de luminosité. Il y a cependant, un peu plus loin, ce qu'elle croit être des possibles pièces, dépourvues de portes, mais toutefois légèrement éclairées. Elle longe le couloir à pas de loup afin de garder sa présence la plus secrète possible. Près de la première source lumineuse, elle s'adosse au mur. Elle jette un rapide coup d'œil à l'intérieur de la pièce, puis revient immédiatement à sa position initiale.

Vide. Elle regarde donc plus attentivement. Une minuscule pièce vide. Soulagée, elle passe à la suivante, qui se situe sur le mur adjacent. Toujours sur ses gardes, elle tente de voir discrètement ce qui se trouve à l'intérieur. Cette salle est plus grande et remplie de lits. Suite à une observation plus attentive, elle remarque que ceux du fond sont occupés. Guidée par la curiosité, elle entre et voit que les personnes

alitées sont immobiles. Décédées ou dans un profond sommeil, impossible de savoir à cette distance. Une respiration sifflante et encombrée provenant de chaque corps se fait de plus en plus entendre, au fur et à mesure qu'elle approche. Ils sont donc vivants. Sentant probablement sa présence, ces individus se réveillent brutalement et lui dévoilent leur véritable nature. Ils l'accueillent avec des cris, des grognements et beaucoup d'agitation. Ce sont de pauvres gens attachés dans leur lit.

Tous sont lourdement handicapés, mentalement et physiquement. Ils ne semblent pas être habilités à communiquer adéquatement. Ils produisent une quantité hallucinante de salive et ont une coordination de mouvements totalement détraquée. De plus, leurs nombreuses déformations repoussantes n'aident en rien à rassurer Caroline. Elle a toujours trouvé que ces personnes faisaient pitié, mais elle a également toujours éprouvé un certain malaise en leur présence, voire même un profond dégoût. Sans savoir pourquoi, elle en a toujours eu peur. Probablement, car ils sont différents, incontrôlables et imprévisibles. Soudainement, l'un d'eux brise l'une des chaînes qui retenait son bras. Terrorisée, la jeune femme quitte la pièce à toute vitesse. Même s'il est évident que cet homme hystérique ne soit pas à ses trousses, car trois de ses membres sont toujours attachés au lit, elle ne peut s'empêcher de se retourner pour s'assurer que ce détraqué ne se trouve pas près d'elle pour lui faire... elle n'ose même pas imaginer quoi. L'homme au visage difforme s'est miraculeusement libéré de tous ses liens. Euphorique, il saute sur l'un de ses voisins toujours allongé et le roue de coups. Incapable de se défendre, la victime se contente de crier. Du sang gicle dans tous les coins, ce qui excite les autres personnes handicapées. L'homme, maintenant devenu complètement déchaîné, arrache les membres supérieurs de sa proie pour ensuite les porter dans les airs en guise de trophées. Il porte ensuite les deux bras près de son visage et les mord à pleines dents. Il s'esclaffe, le visage couvert de sang et continu de déguster son repas. Caroline quitte discrètement, prise d'un interminable frisson de répugnance, et retourne dans le corridor. Elle n'éprouve aucun désir de savoir quelles horreurs se passent plus loin, mais reste incapable de résister à l'envie de fuir la proximité de cette pièce et d'aller jeter un coup d'œil à la prochaine.

De la troisième pièce s'échappe un bruit bizarre et régulier. À l'intérieur se trouve un jeune garçon, accroupi devant un bol transparent et brassant avec une cuillère de bois les ingrédients qui s'y trouvent. L'enfant s'arrête, puis prend un œuf qu'il casse adroitement sur le rebord du bol, l'incorpore au reste des ingrédients et mélange le tout. Il y ajoute par la suite ce que Caroline devine être du lait. Sa recette terminée, il s'assoit en indien un peu en retrait et observe le résultat. Le mélange blanchâtre et épais commence mystérieusement à faire des bulles, comme s'il avait été placé sur le rond d'une cuisinière réglée au maximum. Les ingrédients bouillonnants coulent hors du contenant, forment une flaque parfaitement ronde au sol, puis se métamorphosent soudainement et prennent forme. On dirait un animal. Un énorme monstre à quatre pattes qui ne peut être qu'une création du diable se matérialise et regarde le garçon. La bête semble être issue du croisement d'un homme nu et d'une panthère. Elle est élancée et ses os sont visibles, tandis que sa peau est grisâtre, tirant sur le kaki.

Elle ne possède aucune pilosité, pas d'oreilles, des trous noirs à la place des yeux et du nez. De sa gueule gigantesque munie de longues dents pointues s'échappe un rugissement qui résonne dans le minuscule cubicule. D'un bond, le monstre attaque l'enfant qui ne se défend pas. Caroline observe avec dédain et horreur le petit corps déchiqueté par les dents acérées de l'animal. Les larmes aux yeux et la main sur la bouche, elle profite d'un moment où la bête est concentrée à déguster son repas pour passer en vitesse devant l'embrasement de la porte.

Elle court en direction du bout du corridor, se promettant de ne pas prêter attention à ce qui se passe dans les deux ou trois autres salles. Une douce berceuse la paralyse brusquement, l'obligeant à briser sa promesse. Sa mère lui fredonnait cet air tous les soirs avant qu'elle s'endorme. Elle regarde dans la dernière pièce, geste qu'elle regrette instantanément. C'est elle. Debout devant un miroir, elle se peigne les cheveux tout en chantant cette mélodie. Son reflet. Son reflet est d'une laideur si indescriptible que Caroline peine à se reconnaître. Rachitique à l'extrême, les traits anormalement tirés, ses cheveux sont gras, rares et longs. Sa peau mince et fragile est grisâtre et bleutée. La réflexion qui reste immobile ne répond aucunement au comportement emprunté par Caroline, qui est pour sa part toujours aux petits soins pour sa chevelure. De nulle part, le reflet de la jeune femme sort un large couteau rouillé et commence à s'adonner à l'art de l'automutilation. Débutant par de légères éraflures, elle y met de plus en plus d'énergie et maintenant, s'assène de violents coups. Caroline, en pleurs, incapable de continuer à se regarder se poignarder ainsi, continue son chemin, sous le choc. Quoi de plus déstabilisant que de se voir dans cet état et de plus, en être la propre responsable ? Son pénible parcours, enfin sur le point d'être terminé, la mène directement dans une nouvelle grande pièce sans porte.

Devant elle sont entreposées de nombreuses machines circulaires en métal. Au centre de chacune d'elles sont attachées des femmes par les poignets et les chevilles. Elles sont toutes inconscientes. De nombreux tubes transparents sortant de partout à travers leur corps sont connectés directement aux machines pour des raisons inconnues, mais sans aucun doute tordues. Horrifiée par ce spectacle inimaginable, Caroline reste figée, tel un bloc de glace. Arrivant d'elle ne sait où, une adolescente entre brusquement en collision avec elle. Caroline sursaute, mais n'a pas le temps de réagir. L'adolescente s'agrippe après son bras, la suppliant avec des mots incompréhensibles. Elle a le contour de la bouche peint d'une couleur rouge et une fiole à la main remplie d'un liquide dans les mêmes teintes. Chaque fois qu'elle ouvre la bouche pour y laisser s'échapper un son, du liquide mousseux en sort et elle est prise de fortes nausées. Caroline la prend fortement par les biceps et lui ordonne de se calmer. L'adolescente perd l'équilibre, puis tombe à genoux après avoir maladroitement laissé tomber la fiole par terre qui se fracasse en mille morceaux. Elle crache au sol le surplus de liquide qui devait être sur le point d'être stagnant. « À cause de toi, ma mère va mourir ! » l'accuse-t-elle sévèrement.

Un des engrenages métalliques artisanaux se met alors en marche, ce qui l'empêche de répliquer. Caroline comprend que la femme qui y est accrochée est la

mère de la jeune fille qui hurle sa vie, son désespoir. La femme, d'une quarantaine d'années, ouvre subitement les yeux. Affolée, elle se débat, tentant de se défaire de ses chaînes, mais en vain. La roue tourne et tourne encore. Puis viennent les craquements et les cris. Tous les membres et les os de la victime se broient sous la force de la machine. Finalement, ses yeux s'éteignent et toute forme de vie quitte son corps meurtri et en miettes. Les mains sur les oreilles afin d'atténuer le plus possible les hurlements, l'adolescente regarde Caroline. Les yeux rouges, enflés, barbouillés de mascara, mais affichant l'un de ses plus beaux sourires, elle lui dit : « Toutes mes félicitations ! Maintenant, c'est ton tour ! »

« Il est hors de question que je m'installe au centre de l'une de ces roues meurtrières ! Elle est folle ! » se dit Caroline. Arborant toujours une attitude arrogante et maléfique, l'adolescente lui pointe du doigt l'une des machines. Comme pour toutes les autres, une femme s'y trouve attachée. Incapable de distinguer les traits du visage de cette personne, Caroline s'avance. Plus elle approche, plus ses membres commencent à flageoler. Elle pense à sa mère. Elle ne voudrait surtout pas que cette dernière se trouve dans cette pièce, sur le point de subir le même sort et mourir dans d'horribles souffrances. Contrairement à ce qu'elle appréhendait, elle ne faisait maintenant pas face à sa mère, mais plutôt à sa sœur. Des larmes brûlantes coulent sur son visage. Elle n'a pas changé. Après cinq longues années, c'est exactement la même. Puis elle se dit qu'on ne se métamorphose pas en si peu de temps. La voir après autant de temps et dans cet état lui donne de drôles de sensations au niveau de l'abdomen. Le même genre de papillons dans le ventre qui se manifestent lorsqu'on tombe en amour, mais cette fois, ces adorables insectes semblent avoir cédé leur place à des larves, des blattes et des frelons. Elle doit la sortir de là, mais comment ?

Près de la roue se trouve une petite table avec une fiole remplie de liquide rouge. Il y a une inscription sur l'étiquette autocollante blanche qui y est maladroitement appliquée : « Pour sauver sa vie, buvez-moi. » Caroline pend la fiole, heureuse de n'avoir qu'à poser ce simple geste pour libérer sa sœur. Sous le contenant, elle aperçoit un petit mémo qui dit : « Si vous avez des nausées, des vomissements ou si vous ne consommez pas le sang de votre proche complètement, ce dernier mourra ». Finalement, ça ne sera pas aussi facile que prévu. Se disant que l'adolescente avait raison, elle se retourne dans sa direction. Cette dernière, toujours assise par terre, le visage maculé de maquillage et de sang provenant de sa propre mère, lui lance des mots d'encouragement, teints d'arrogance à l'état pur. Ne se laissant pas impressionner, Caroline revient à sa sœur, qui semble être gagnée d'un profond sommeil. Toujours concentrée sur Juliette, elle entame un compte à rebours. Celui-ci terminé, elle porte à ses lèvres la fiole qui dégage une odeur de métal mélangée à celle de poisson d'une fraîcheur contestable. Elle avale une première gorgée de ce liquide chaud, mais crache instantanément la deuxième. Prise de fortes nausées, son estomac montre des signes immédiats d'incompatibilité. Pliée en deux, les larmes aux yeux et à bout de souffle, elle regarde sa sœur toujours paisible. Puis la machine se met en marche. La bouche dégoulinante, Caroline se relève rapidement, prise de panique. Elle doit

réagir, et vite. Se ruant vers sa sœur, elle tente de défaire les liens, mais constate avec désarroi qu'ils sont verrouillés à l'aide de cadenas. Si elle ne peut la sortir de là, il faut stopper la machine. Caroline hurle un : « Vraiment désolée ! » à l'adolescente, puis court vers la femme récemment décédée. Elle agrippe l'un des tuyaux de cuivre qui lui sort du corps, puis l'arrache. Elle retourne ensuite vers Juliette et enfonce le bout de métal dans l'engrenage de toutes ses forces. La roue, qui avait déjà commencé à tourner, s'arrête brusquement. L'adolescente, ébahie et bouche bée, observe la scène en silence. Le bruit d'un moteur faisant un effort considérable afin de poursuivre ce pour quoi il a été destiné à accomplir envahit la salle.

Malheureusement pour elles, la machine gagne la bataille. Sous la force de l'impact, un morceau plat et pointu de la roue se brise et termine sa course directement dans l'abdomen de Caroline. Celle-ci, n'ayant rien vu venir, s'écroule au sol sous l'impact violent. Incapable de réagir, les yeux toujours ouverts, elle assiste malgré elle aux dernières douloureuses secondes de vie de sa sœur. Ses yeux se ferment ensuite, refusant d'être témoins de cette torture encore plus longtemps. L'adolescente, pour sa part, rit de bon cœur, se réjouissant probablement de son déplorable échec.

Allongée sur le sol blanc et froid, Caroline est immobile. Elle est si blessée par ce qu'elle vient de voir, qu'elle ne se préoccupe pas de sa plaie ouverte au ventre. Juliette... est-elle vraiment morte ? Impossible. Rien de ce qui se passe dans cet endroit n'est vrai. Excepté les blessures, évidemment. Elle refuse de croire que ce à quoi elle vient tout juste d'assister peut avoir un infime fond de vérité. Cependant, même si sa sœur n'est probablement pas réellement décédée, assister à la mort d'un proche est somme toute traumatisant. Pour la première fois en cinq ans, elle se demande comment sa soeur va. Elle ne s'était encore jamais préoccupée de savoir comment elle allait depuis leur dispute. Maintenant, elle aimerait bien lui demander. Lui demander plein de choses importantes, que Juliette aurait sûrement voulu partager avec sa seule et unique sœur. La seule personne qui se doit, sans équivoque, de lui être éternellement fidèle.

Elle voudrait savoir comment elle a vécu sa grossesse, son accouchement. Savoir si elle trouve difficile de gérer sa vie avec deux enfants, comment se porte leur couple, dort-elle la nuit ? Est-elle heureuse, comblée ? Se cache-t-elle pour pleurer quand elle est seule, frôle-t-elle la dépression ? Comment vit-elle avec le fait qu'une personne de sa propre famille se montre totalement indifférente à l'existence de ses enfants ? Pense-t-elle à moi, des fois ? Probablement pas, car Caroline a tout fait pour que Juliette la sorte définitivement de sa vie. Comme le jour où elle avait été faire un tour chez sa mère sans prévenir. Sa sœur avait eu la même brillante idée. Quand elle est arrivée, elle avait tout de suite remarqué que Juliette était assise à l'extérieur avec son fils. Elle avait stationné sa voiture et mit son armure d'indifférence. Puis, comme si elle était seule au monde, sans saluer personne, elle avait sorti son chien qui se

faisait garder chez ses parents faute de pouvoir le garder dans son appartement. Cet animal de compagnie est d'une douceur remarquable, mais est aussi très sociable et imposant. En sortant de la grange, le chien s'était dirigé directement vers l'enfant. Ce dernier, qui avait eu très peur, avait perdu pied suite à la brusque apparition de cette bête se voulant tout sauf délicate. Plus de peur que de mal, il avait cependant beaucoup pleuré. Juliette, de son instinct protecteur maternel, avait pris son fils dans ses bras et demandé de façon impérative à sa sœur d'attacher son chien afin d'éviter qu'un incident se produise. D'une classe incomparable, Caroline lui avait vomé un océan d'insultes, la traitant de perdante, de ratée, de folle, de bien-être social, bref, de tout ce qui lui passait par la tête. Par contre, aucune de ces injures n'était comparable à l'atrocité de sa dernière phrase prononcée, qui se veut être : «J'en ai rien à foutre qu'il arrive quelque chose à ton enfant ! » Oui, elle avait vraiment proféré ces paroles déchirantes. Juliette, la larme à l'œil, s'était contentée de l'écouter tranquillement, probablement surprise de sa réaction immature et complètement déplacée. Elle ouvrit finalement la bouche et sans aucune émotion, lui demanda : «Mais dans quel monde tu vis ? Tu as vraiment le cordon du cœur qui traîne dans la merde. Sais-tu que les psychiatres se démènent jours et nuits pour soigner des personnes comme toi ? » L'aînée avait clos la discussion avec l'insulte totale qui était de conseiller à Caroline de continuer dans cette voie et elle finirait exactement comme leur grand-mère. Juliette n'avait pas le droit de lui dire ça. Elle savait très bien que c'était la plus grande crainte de Caroline. Une folie héréditaire. Elle avait mérité cette attaque, certes, mais elle aurait pu éviter de faire référence aux exécrationnelles conditions psychologiques de cette femme. Il existe assez d'insultes dans le monde pour dénigrer les gens, celle-ci n'était pas nécessaire.

Aujourd'hui, pour la première fois, elle aurait voulu s'excuser d'avoir, d'une certaine façon, souhaité qu'un malheur arrive à son neveu. Car elle y avait vraiment pensé. Mais sur le coup, elle ne réalisait pas à quel point elle avait été abominable. Seule sa petite personne comptait. C'était Caroline la victime. Pas Juliette. Pas son neveu. Elle. Juste elle. Aujourd'hui, elle comprend. Quel genre de personne peut prononcer et même penser à des mots aussi immondes ? C'était tout simplement un comportement inhumain. La seule chose qui lui importait sur le moment était de faire comprendre à sa sœur que de la comparer à sa grand-mère était plus qu'inconvenable. «Tu veux me faire du mal, alors je ferai pire». Telle était sa devise. Combattre le feu par le feu. Jamais elle ne pourrait lui pardonner. Incapable de faire la part des choses, Caroline ne voit que ce que les autres font et disent, sans prendre la peine de se demander pourquoi ils réagissent ainsi. Elle n'a pas conscience de l'ampleur de ses agissements et de ses comportements, aussi déplacés soient-ils. Tout tourne autour de sa propre personne. Dans son esprit tordu, on la persécute, on l'attaque sans cesse et sans raison valable. Elle n'est jamais dans le tort, ne fait ni ne dit jamais rien de mal, a toujours raison et tout le monde lui est redevable. Même s'il est un peu tard, elle réalise finalement la gravité de ses actes. Il lui a fallu peut-être beaucoup de temps, mais elle regrette d'avoir eu besoin de se retrouver dans cette malheureuse

situation pour en prendre conscience. Avec le recul, elle comprend pourquoi sa sœur n'a jamais tenté de la recontacter pour s'excuser comme elle l'a toujours réclamé. Contrairement à ce qu'elle a répandu comme accusations envers Juliette, c'est elle-même qui était l'agresseur et non la victime. Elle a toujours dit qu'elle assumait les conséquences de ses actes. C'est faux. Au fond d'elle, sous les couches de glace qui couvrent son cœur, elle est incapable de se pardonner. Elle ne comprend pas comment elle a fait pour en arriver là. La vraie Caroline n'aurait jamais agi ainsi. Cette addiction à tout contrôler, à toujours vouloir avoir raison, elle ne sait pas comment s'en débarrasser. C'est plus fort qu'elle. S'il existait un traitement, elle donnerait tout pour en être guérie. Elle regarde le plafond et hurle : « C'est bon ! J'ai compris ! J'ai fait une erreur et je m'excuse ! Est-ce que c'est correct, là ? J'peux-tu sortir, asteure ? » Pas de réponse. « OK ! J'ai fait plusieurs erreurs, je l'avoue, et j'en suis profondément désolée. » Toujours pas de réponse.

Allongée dans une mare de sang, Caroline se dit qu'il serait plus que temps d'agir si elle ne veut pas finir ses jours sur ce plancher froid. Le morceau de métal encore logé dans son abdomen, elle se doit de le laisser en place pour éviter d'aggraver la blessure. On ne sait jamais, elle pourrait se perforer autre chose. Enfin, c'est ce qu'elle avait appris dans un documentaire. De peine et de misère, elle arrache le tissu d'une jambe de son pantalon et l'entoure à sa taille pour couvrir du mieux qu'elle peut la plaie. Il faut que le sang cesse de couler, sinon elle perdra connaissance et mourra. Trouver la sortie commence à être de plus en plus urgent et maintenant, il est trop tard pour reculer. Attendre n'est plus une option. Combien de temps tiendra-elle encore avec sa blessure au ventre, les éclats de vitre dans le visage et son oeil, les côtes cassées, le front ouvert, son doigt fracturé, sans compter les ecchymoses, les éraflures superficielles, mais tout de même douloureuses ?

Foncer, ne pas lâcher, garder espoir. C'est ce qui la tiendra en vie, du moins pour quelques heures. Pas de temps à perdre, elle prend une porte au hasard, n'ayant plus d'idées sur la sélection du chiffre gagnant.

Porte 28

Caroline est assise à une grande table en bois, sur un long banc. La pièce est entièrement construite de planches brun foncé tirant sur le rouge. Cette salle à manger est très sombre et dépourvue de décoration. En face d'elle, se trouvent plusieurs personnes. Après quelques secondes d'observation, elle remarque qu'elle les a presque toutes déjà vues ; le jeune garçon en pyjama de Batman, la petite Annabelle qu'elle croyait déchiquetée par un être démoniaque, l'Adonis avec la pieuvre blessée dans les bras, l'homme à la jambe mutilée, la fillette qui lançait des pierres du haut de la falaise, l'adolescente qui a toujours le visage barbouillé de sang et de maquillage et un homme couvert de furoncles. Celui-là, elle ne le connaît pas. Elle ne discerne pas l'intensité déglagée par les invités, car elle reste incapable de les regarder, hypnotisée par le regard froid d'une fillette qui lui est également inconnue.

Devant tout un chacun, se trouve un bol rempli d'un potage rouge-orangé, qu'ils dégustent en silence. Au lieu de toucher au sien, Caroline porte plutôt ses mains sur son abdomen. Étonnée, elle constate qu'elle est enceinte, et sa grossesse est, selon elle, très avancée. Elle ne peut s'empêcher de sourire en sentant ce petit être bouger. Elle s'était longuement questionnée sur ce que l'on ressent lorsque son enfant à naître se déplace à l'intérieur de son corps. Elle se dit que cette sensation est comparable à celle que l'on ressent quand on tient un petit poisson rouge dans nos mains. C'est bizarre, mais tout aussi fascinant. Une cuillère entre brusquement en contact avec la table. Caroline relève la tête et regarde le héros à la jambe meurtrie qui se trouve à l'extrême droite. Le visage rouge vif, il se tient la gorge et tousse. Ses yeux sont remplis d'eau et de terreur. Tous le regardent sans réagir. Il finit par tomber face première dans son bol, ce qui entraîne un éclaboussement orangé en quantité phénoménale. Puis vient le tour d'Annabelle, du jeune garçon, l'adolescente, et finalement, de l'homme inconnu, couvert de furoncles. Chacun semble s'étouffer à mort après avoir déguster cette soupe. Caroline tourne la tête vers sa gauche et aperçoit l'Adonis et la fillette de la falaise. Ils sont étendus sur la table, inconscients. La petite asiatique la regarde dépourvue d'expression, cuillère toujours en main. Contrairement aux autres, son ustensile est propre. Une douleur atroce provenant de son abdomen oblige Caroline à se lever. Elle tient son ventre à deux mains, lequel est d'une dureté incomparable. Vient ensuite une douleur indescriptible au niveau des reins. Des contractions, c'est évident. Elle regarde son bol, puis sa cuillère, qui est déposée juste à côté, et constate avec horreur qu'elle est souillée. Elle aurait donc consommé le même poison que ces personnes qui ont rendu l'âme. Paniquée, elle se lève et sort de la pièce.

Maintenant à l'extérieur, elle tente de contrôler sa respiration. Les champs, les arbres, le vent léger aident grandement à la calmer. L'absence de toux et de malaises lui laisse croire que finalement, elle n'a peut-être pas été empoisonnée comme les autres. Elle soulève son chandail devenu si étiré qu'il semble être sur le point de se

déchirer. Elle pousse un cri d'effroi en voyant sa peau ondulée, raboteuse et d'une couleur mauve foncé, presque noire. Elle a l'horrible impression d'avoir un gros pruneau en état de décomposition avancée à la place du ventre. Elle pose ses mains tremblantes sur son épiderme. Sa protubérance ainsi que tout le contenu de son abdomen s'effritent, puis disparaissent en poussière. Elle retrouve miraculeusement sa taille normale, toujours cernée par le pansement de fortune taché de sang qu'elle avait installé un peu plus tôt. Ébranlée par cet événement insolite, elle n'a d'autre choix que de s'asseoir sur la galerie quelques instants, prise de sévères étourdissements.

Dans le cadre de la porte se tient la jeune asiatique. Debout, immobile, elle toise Caroline. Son regard vide et l'absence de toute expression lui glacent le sang. Elle prend plusieurs secondes avant de remarquer que la fillette a à la main une impressionnante machette dégoulinante de sang. La jeune femme se relève difficilement et jette un œil inquiet à l'intérieur, à la recherche des corps qui reposaient sur la table un peu plus tôt. Il n'y a plus rien ni personne et la pièce est d'une propreté impeccable. L'asiatique sourit et annonce fièrement à Caroline qu'elle vient tout juste de démembrer tous les cadavres, nettoyé l'endroit et qu'elle s'est habilement débarrassée des corps. Répugnée, Caroline a peine à croire qu'une si petite fille puisse être aussi démoniaque. Un enfant c'est innocent, ça ne peut commettre des crimes aussi sordides. Plongée dans une profonde incompréhension, elle demande à la fillette quelles sont les raisons qui l'ont motivée à supprimer toutes ces personnes. Surprise, elle lui répond : « Parce que tu me l'as demandé ! »

Caroline n'y comprend rien. Elle ne connaît aucun de ces individus et de plus, elle n'a jamais souhaité la mort de personne. L'attitude inquiétante et la respiration de plus en plus profonde et prononcée de la meurtrière laissent sous-entendre qu'il serait peut-être temps de partir. Et vite. Maintenant dévisagée par la jeune asiatique qui semble possédée par une colère noire, Caroline se lève doucement. Elle sourit puis descend les marches, sans la quitter des yeux. Elle lui tourne finalement le dos et s'aventure à la course dans le champ. Après quelques pas, le bruit de la machette qui tombe sur la galerie de béton la fait sursauter. Elle poursuit tout de même son chemin vers l'inconnu, sans se retourner. L'enfant lui vocifère des insultes, la traitant de menteuse et de traîtresse. Qu'elle lui avait promis fidélité, que finalement elle ne l'avait utilisée que pour profiter d'elle. Caroline l'entend, mais ne l'écoute pas. Sa démarche est de plus en plus chancelante, dû à un manque d'énergie chronique, une perte de sang importante et des douleurs intenses qui ne l'avaient pas vraiment gênée depuis son entrée dans cette dernière mauvaise porte. Elle sent son cœur battre dans son œil blessé, sensation qu'elle considère comme très désagréable. Mais elle préfère souffrir que de rester avec ce petit monstre de moins de quatre pieds et aussi dangereux que le contenu d'une prison à sécurité maximum.

Suite à chacun de ses pas, Caroline remarque que toute la végétation se fane, se noircit, se couvre de moisissures au contact de sa présence. Le sol sec se change en boue sous ses pieds. Elle est dégoûtée, mais pas par la pourriture, plutôt d'elle-même. Son propre corps, sa propre personne provoque involontairement la décomposition

de la nature. Elle a beau regarder chaque partie de son anatomie, elle ne voit rien qui peut contaminer ainsi tout sur son passage. Puis vient l'odeur. Une odeur infecte et intense. Ensuite viennent les mouches. En grande quantité, et qui foncent sur elle comme des déchaînées. Finalement, partout à travers le champ teinté partiellement de rouge, apparaissent des animaux. Ils sont tous morts. Des chevreuils, des ours, des lapins et même, des mouffettes. Leurs cadavres semblent avoir été fraîchement déposés dans cet endroit et certains sont encore la proie d'oiseaux charognards. Leurs yeux vides fixent étrangement tous dans sa direction. Comme s'ils voulaient lui dire quelque chose, ou plutôt, comme s'ils savaient quelque chose qu'elle ignorait. Caroline sent soudainement une présence derrière elle. C'est elle. La fillette fonce droit sur elle. Ne voulant surtout pas connaître le sort qu'elle lui réserve, elle tente du mieux qu'elle peut de courir. Tout fait en sorte de ralentir sa course... La boue, la douleur, la chaleur, les mouches, les nombreux handicaps. De plus, elle ne cesse de se retourner, voulant à tout prix connaître la distance, aussi courte soit-elle, entre elle et l'enfant colérique. Sa fuite est malheureusement contrecarrée par un énorme trou dans le sol qui entraîne sa chute.

Se heurtant à plusieurs reprises sur des cailloux et des branches, son plongeon de quelques pieds lui laisse de nombreuses éraflures. Le plus terrifiant est que ce tunnel de terre abrite également des mains. Ces dernières, froides et vigoureuses, donnent l'impression de vouloir l'agresser et de la tripoter au passage au lieu de l'aider et de la retenir. L'atterrissage, aussi pénible que douloureux, se termine par une fracture. Une belle fracture ouverte, résultat d'un violent contact entre son tibia et un énorme rocher. La vue de son os dans une position non conventionnelle et du sang, provoque chez elle un malaise profond. Une ombre apparaît graduellement, la plongeant dans une noirceur presque totale. Une silhouette se dessine à la surface. Même embrouillée, elle reconnaît la jeune asiatique qui lui sourit et lui fait un signe de la main, tel un au revoir. Puis viennent les étourdissements et les nausées, qui l'amènent directement vers une perte de conscience instantanée.

Adossée de nouveau à un mur blanc du corridor, Caroline panique. Elle ne veut pas ouvrir les yeux. Elle n'en peut plus, elle abandonne. Elle est affamée, assoiffée, frigorifiée et maintenant, plongée dans une souffrance insoutenable. De plus, elle ne croit pas être en mesure de se déplacer convenablement avec cette fracture. Désespérée, elle lève la tête et hurle. S'adressant de nouveau à son possible bourreau, elle demande haut et fort pourquoi on lui fait subir toutes ces horreurs et ces souffrances. « Vous êtes si en colère après moi que vous n'avez même pas juger bon de me donner quelque chose à boire et à manger ! Vous auriez pu me fournir un médecin pour me garder en vie le plus longtemps possible, histoire de me faire ensuite souffrir encore et encore ! Et un minimum de chauffage, tant qu'à y être ! On gèle, ici ! »

Sa jambe. Elle doit absolument faire quelque chose pour soigner sa jambe meurtrie. Mais pour ça, elle devra regarder, ce qui ne l'enchant pas. Elle remercie Dieu d'avoir inventé les documentaires. Grâce à ce partage d'informations, elle sait qu'elle doit maintenir son os en place, le retenir fermement avec quelque chose. Mais quoi ? Dans l'émission, ils déposaient des morceaux de bois de chaque côté de la jambe et les attachaient. Or, Caroline n'a rien à sa disposition. Elle pourrait arracher une porte, couper des planches, mais elle n'a ni la force ni l'énergie et encore moins les outils pour réaliser un tel projet de construction. Il n'y a donc plus rien à faire. Rien d'autre que d'attendre. Souffrir et attendre.

Elle n'a plus peur de mourir. Ce serait plus une délivrance qu'un châtement. Mourir ça va, partir pour un monde meilleur, ça va. Mais de partir ainsi, seule, sans personne pour l'accompagner, lui tenir la main, la rassurer, lui chuchoter de petits mots réconfortants, c'est pire que tous les supplices endurés jusqu'à maintenant. Partir sans dire au revoir, c'est inacceptable. Elle aimerait tant être auprès de sa famille. Qu'ils soient là, à la pleurer, lui demander de rester, lui dire qu'ils l'aiment, qu'ils lui pardonnent ses erreurs de parcours, qu'ils ont besoin d'elle. Personne ne mérite de partir ainsi. Même les pires criminels ont le droit de dire au revoir, de se confesser, de partir en paix.

Caroline a besoin d'aide. Obtenir de l'aide a pourtant toujours été si facile. À la moindre difficulté, ses parents étaient là pour résoudre le problème. Sans recevoir d'explications, sans réprimandes, sans même poser de questions. Chaque fois que c'était plus délicat, sa sœur était présente. Toutes ces fois où Caroline avait tellement bu qu'elle avait de la difficulté à se tenir debout, sa sœur venait la chercher. Lors de tous ces nombreux déménagements express, Juliette et son copain étaient là pour transporter ses meubles. Chaque peine d'amour, elle était là pour l'aider à passer à travers, la rassurer, la calmer, la réconforter. Juliette était toujours prête, disponible et heureuse de traverser ces étapes difficiles de sa vie. Et comment l'a-t-elle remerciée pour toutes ces attentions particulières ? En la reniant, en crachant sur ses enfants. Pourquoi est-ce seulement aujourd'hui qu'elle réalise tout le mal qu'elle a fait ? Comment se fait-il qu'elle ait réussi à vivre dans le déni aussi longtemps ? Elle n'avait encore jamais réalisé que c'est elle-même qui avait un problème et non la planète entière. Elle aurait dû le savoir avant, le comprendre avant.

Mais elle sait très bien qu'elle n'aurait jamais accepté cette réalité, et encore moins que quelqu'un vienne lui apprendre qu'elle était en quelque sorte malade. Caroline n'était alors pas prête, pas assez mature pour y faire face. Elle aurait envoyé promener n'importe qui qui aurait osé l'attaquer en la traitant de déséquilibrée. Même sa propre famille. Elle aurait levé les voiles, déménagé loin et coupé tous les ponts. Mais maintenant, elle dirait que tout va bien, qu'elle comprend qu'on veuille l'aider. Que c'est parce qu'on l'aime et qu'on veut son bien. La maladie n'est pas une honte et grâce à des soins professionnels, elle se sentirait mieux dans sa peau, elle serait plus heureuse. On pourrait l'aider à comprendre le pourquoi de ses pensées et de ses

agissements inadéquats. Remédier à la situation, lui montrer le droit chemin. Elle voudrait abandonner, mais son désir de ne pas mourir ici, esseulée, est encore plus fort.

Caroline regarde autour d'elle, à la recherche d'un objet quelconque pour retenir sa jambe. Murs, portes, poignées et néons au plafond sont inaccessibles. Elle manque peut-être d'inspiration, mais il n'y a rien, ici, pour l'aider. Puis elle a une idée de génie. Être dans les Jeannettes, elle gagnerait certes l'écusson de la débrouillardise. Elle enlève ses chaussures et arrache son pantalon restant au niveau de la cuisse. En regardant le moins possible, elle place ses chaussures de chaque côté de sa jambe, et prend une bonne inspiration, anticipant le mal que va causer son prochain geste. Son tibia doit absolument retourner à sa place initiale. Elle prend le bout de tissu, l'enroule autour de sa jambe, puis armée de toutes les forces qui lui restent, fait un solide nœud. Elle laisse s'échapper un hurlement de douleur et s'évanouit.

Son réveil est provoqué par une douce chaleur réconfortante. Comme si on l'avait prise dans ses bras, enveloppée dans une chaude couverture. Malgré son état pitoyable, elle ne peut s'empêcher de sourire. Elle est cependant vite renvoyée à sa triste réalité de prisonnière lourdement mutilée. Elle aimerait tant s'endormir à nouveau et ne plus jamais se réveiller, mais la douleur a d'autres projets pour elle. La jeune femme regarde autour d'elle. Il n'y a ni couverture ni feu, et pourtant, il fait chaud. Elle rassemble tous ses efforts et s'assoit. On l'a entendu ? Quelqu'un a mis du chauffage ? Un infini espoir lui redonne un peu d'énergie. Maladroitement, elle se lève sans toutefois mettre le moindre poids sur sa jambe droite. Elle sautille sur un pied en s'appuyant sur le mur. Elle regarde le plafond et remercie sarcastiquement son kidnappeur, mais prend également soin de lui rappeler qu'elle avait fait d'autres demandes toujours non réalisées. Elle s'envoie quelques mots d'encouragement, car elle ne doit pas lâcher. Elle est bonne, elle est capable, elle est forte et elle ne veut surtout pas finir ses jours ici. Pour faire changement, elle se dit que la prochaine sera la bonne. C'est inévitable, car il est peu probable qu'elle puisse survivre à une autre blessure. Il y a des limites à l'endurance et à la tolérance. Consciente que ses heures sont comptées, elle ne doit pas perdre un instant et sortir de ce couloir pour aller trouver le confort d'un lit d'hôpital et les incroyables compétences d'un médecin. Elle croit même qu'elle pourrait facilement apprécier la bouffe repoussante fournie dans les centres hospitaliers. Jamais elle n'aurait cru rêver d'un tel séjour une fois dans sa vie.

Exaspérée de se poser encore et encore la même question, elle décide de prendre la porte la plus proche, afin d'éviter de faire trop de pas. De toute façon, elle a beau chercher, il n'y a aucun chiffre évocateur qui lui vient à l'esprit. De plus, elle n'a aucun moyen de savoir si la sortie n'est pas tout simplement dissimulée derrière une porte choisie au hasard ou non. Le temps presse. Elle prend la poignée, puis pousse la porte, sans même prendre la peine de remarquer le numéro inscrit sur celle-ci.

Porte inconnue

Du sable. Du sable blanc à perte de vue. La déception est énorme. Caroline est à bout, plus que désespérée. Elle sait qu'elle devra, une fois de plus, faire face à un nouveau drame, à une nouvelle blessure, qui sera probablement fatale. Et cette chaleur. Elle est tout simplement insupportable. Ce n'est pas sans raison que personne ne vit dans le désert. Le paysage est triste, la végétation et l'eau sont inexistantes, et que dire du soleil, beaucoup trop présent, qui brûle tout ce qui s'y trouve. Caroline marche, ou plutôt boite, tentant d'avancer de peine et de misère à travers cet infini désert.

Elle est entourée de personnes qui sont recouvertes de draps de toutes les couleurs et qui avancent, tout comme elle. Épuisée, la jeune femme se laisse tomber au sol. Assise dans le sable brûlant, elle ne voit pas comment elle pourrait continuer sa route. À sa gauche, elle remarque une immense dune constituée de terre et de roches. Ces matériaux ne sont pourtant pas communs dans le désert. On dirait qu'une grosse pelle mécanique est allée creuser dans une forêt et qu'elle est venue décharger ses récoltes en plein milieu de nulle part. C'est ridicule, mais c'est aussi ridicule que d'essayer de trouver des raisons à ce qui se passe derrière chacune des portes. Drôlement, cette dune semble humide, fraîche, et laisse une minuscule traînée ombrageuse au sol. C'est attirant, très attirant.

À quatre pattes, Caroline se dirige vers ce qui lui semble un moment de répit, de soulagement provisoire. La douleur et la chaleur font entrave à sa démarche grotesque, mais elle continue, elle persiste. Le besoin de fraîcheur, encore plus présent et insistant que tous les autres, lui permet de tenir bon. Destination atteinte, elle a envie de pleurer de joie. Elle s'étend dans la terre, qui est plus rafraîchissante que prévu. Sa fracture ouverte va probablement s'infecter avec l'accumulation de sable qui s'est faufilé sous son bandage improvisé, mais pour l'instant, ce n'est pas sa priorité. De toute façon, ce n'est probablement pas dans un désert qu'elle trouvera de l'eau pour nettoyer ses plaies. Soudainement, une ombre étrange fait son apparition, se répand et recouvre le sol graduellement. D'énormes nuages gris prennent le ciel en otage à une vitesse faramineuse. Caroline sourit, s'imaginant qu'une ondée est sur le point de faire son apparition. Cependant, fait surprenant, les personnes errantes qui l'accompagnaient ne semblent pas être du même avis. Elles courent hystériquement dans tous les sens, en poussant des cris de terreur. C'est à n'y rien comprendre. Une pluie serait pourtant un vrai miracle, une bénédiction. De quoi ont-elles si peur ? La pluie. L'inquiétude s'inscrit sur le visage de Caroline. Quelle surprise lui réserve-t-on encore ? Quel genre de pluie est sur le point de s'abattre sur eux ? Des bestioles, des morceaux de glace, des lames de rasoir, de l'acide ? Il fait maintenant noir. Caroline lève les yeux vers le ciel.

Un visage se dessine à travers les nuages. Des yeux, un nez, une bouche souriante, mais non rassurante. Quelqu'un les épie, et rit carrément d'eux. Un homme

s'écrit : « Elles arrivent ! » Tous ces pauvres gens affolés ne savent que faire, car il n'y a aucun endroit pour se cacher. Ils gesticulent tellement vite qu'ils en laissent tomber leurs draps, qui révèlent au grand jour leur visage. Caroline reconnaît alors l'homme inconnu présent à la table meurtrière de la dernière porte. La lèpre s'est emparée de tous ces gens. Des lambeaux de peau pendent de leur visage couvert de furoncles, qui laissent échapper un liquide purulent jaunâtre et rosé. La plupart d'entre eux baragouinent, car ils n'ont plus de langue. Caroline se demande ce qu'il y a de plus effroyable : le genre de pluie qui est censé lui tomber dessus ou d'entrer en contact avec cette maladie contagieuse ?

La terre commence à trembler. Au loin, quelque chose prend forme... « Une vague ? » se demande-t-elle. Un tsunami est sur le point de s'abattre sur eux. Non, une deuxième, puis une troisième gigantesque vague de plusieurs mètres. Elles arrivent de tous les côtés. Les gens se font littéralement cerner et vont éventuellement se faire engloutir. Toujours assise, Caroline recule tout en observant avec épouvante ce qui est sur le point de se concrétiser. Les lépreux, affolés, grimpent sur la dune de terre, guidés par leur instinct de survie qui leur suggère d'aller en hauteur, malgré une imminente mort inévitable. De moins en moins apeurée, Caroline les regarde en se demandant pourquoi tant d'acharnement pour rester en vie. Elle se couche au sol, ferme les yeux et écoute les cris désespérés de tous ces hommes connaissant malheureusement déjà quel sort leur est réservé. Elle n'en peut simplement plus. Préférant attendre la mort, cesser de tenter de déjouer son destin, elle reste allongée. Les circonstances de son départ pour l'au-delà sont médiocres, mais elle n'a plus la force de se battre ; elle a tout donné. L'amas de terre commence à céder sous les nombreux pas déchaînés des condamnés. Caroline le sent, elle commence à avoir les jambes ensevelies. Elle ouvre l'oeil et ce qui apparaît à ses côtés la déstabilise complètement.

Une petite porte de bois dissimulée dans la colline fait acte de présence suite à l'éboulement. De ses mains sales et meurtries, Caroline se frotte les yeux pour s'assurer qu'elle n'est pas en train d'halluciner. La porte est toujours là. Pour en être vraiment certaine, elle pose ses doigts sur la poignée et constate ainsi que la porte est réelle. Déchirée entre se laisser emporter par les vagues et y aller d'un dernier effort pour sauver sa peau, elle s'allonge de nouveau et regarde le ciel. Celui-ci est sur le point de disparaître complètement, envahi par les vagues monstrueuses. C'est maintenant ou jamais. Elle doit prendre une décision. Elle saisit la poignée, puis tente d'ouvrir la porte, mais celle-ci est fermée à clé. Elle éclate de rire. L'euphorie cesse brusquement à la vue de la serrure, qui a la forme d'un cœur brisé. Le même que son pendentif. Elle porte sa main à son cou, puis tire de toutes ses forces sur la chaîne qui cède sous l'impact. Elle installe ensuite le cœur dans la serrure, mais ses mains tremblantes font tomber la chaîne dans le sable. Se retournant, elle aperçoit le tsunami qui entame sa descente, puis tombe au sol, provoquant ainsi un fort séisme. Elle ramasse rapidement le pendentif, le place à nouveau dans l'endroit approprié et

le tourne. La porte s'ouvre. Caroline se traîne jusqu'à l'entrée, gardant précieusement la clef dans ses mains. Elle réussit tant bien que mal à y passer la tête, les épaules, puis les bras. L'étroit tunnel de terre se change subitement en glissade de boue lorsqu'une vague vient violemment frapper Caroline par-derrière, la projetant à toute allure à l'intérieur d'une grotte.

Elle s'échoue face première contre le sol. Derrière elle, la porte se referme suite au choc violent de l'impact, mais laisse tout de même entrer l'eau au compte-gouttes. La douleur au niveau de sa jambe est si intense que la pauvre Caroline a l'horrible impression de l'avoir brisée de nouveau. Incapable de se relever, elle tente de voir ce qui se trouve autour d'elle, mais sa vue est trouble. Même si ses deux yeux étaient fonctionnels, elle est convaincue qu'elle ne verrait pas mieux. Elle a des étourdissements, des bouffées de chaleur, des nausées et un goût de métal dans la bouche. Comme elle éprouve beaucoup de difficulté à respirer, elle se retourne et reste allongée sur le dos quelques instants. Le décor brumeux commence à s'éclaircir peu à peu. À sa droite, des lanternes et des chandelles ornées de flammes dansantes font leur apparition. Puis une grande table épaisse en bois remplie de coupes dorées, une immense chaise recouverte de cuir rouge, une bibliothèque pleine de livres anciens et poussiéreux. Des croix, des capes et des tiaras sont aussi présentes. Caroline a l'impression de se trouver dans un repère secret destiné à accueillir des papes, des prêtres, des évêques, ou quiconque faisant partie de la religion catholique. Vers la gauche est installée au mur une immense tablette où reposent quelques objets. Elle les reconnaît. Après avoir ordonné à son œil d'éclaircir du mieux qu'il le peut les images perçues, elle réalise que ce sont des objets lui appartenant. Un trophée. Le trophée. Jeunes, les deux sœurs s'adonnaient au plus majestueux des sports qui se veut être l'équitation. Lors d'une compétition où elles étaient inscrites toutes les deux, Juliette avait terminé première. Pour apaiser la tristesse et la déception de sa petite sœur, elle lui avait offert son prix. Un geste que tous avaient qualifié de pure bonté et d'amour. Heureuse, la petite Caroline avait passé des nuits entières à dormir avec ce trophée.

À côté de ce magnifique cheval plaqué or se trouve une photo prise lors de leur voyage en Floride. Face à face, les deux préadolescentes sont assises en position indienne sur le sable. Elles sont radieuses, souriantes, complices. C'est un des moments passés avec sa famille que Caroline préfère, mais qu'elle avait également oublié. Elle se rappelle maintenant avoir fait toute une scène afin de ne plus jamais quitter cet endroit paradisiaque. Ensuite, il y a cette fameuse statuette de porcelaine en parfait état. Leur mère les avait avisées un nombre incalculable de fois d'y faire attention, car elle y tenait énormément. Elle l'avait reçue en cadeau le jour de ses fiançailles avec leur père. Un jour, Caroline avait tellement pleuré lorsqu'elle l'avait accidentellement brisée. Elle ne craignait pas tant la conséquence de sa maladresse que le désappointement dans le regard de sa mère. Pour sa part, Juliette l'avait prise en pitié et, pour la protéger, avait pris le blâme. Caroline l'avait laissé se faire gronder et punir à sa place, sans jamais rien dire, ni même l'avoir remerciée.

Finalement, il y avait l'autre moitié du cœur brisé avec l'inscription «Amies pour la vie». Ce bijou lui avait été offert par Juliette le jour de ses treize ans. Caroline avait pleuré de joie tellement elle était heureuse. Elle avait serré sa sœur si fort dans ses bras, qu'elle lui avait fait mal. Ce jour-là, elles s'étaient promis d'être toujours présentes l'une pour l'autre, quoi qu'il arrive. Encore une promesse qu'elle n'avait pas tenue. Elle n'a d'ailleurs aucun souvenir de ce qui était arrivé à ce pendentif qu'elle avait pourtant toujours porté. Épuisée et souffrante, elle tente tout de même de se rendre jusqu'au bijou pour le remettre à l'endroit d'où il n'aurait jamais dû disparaître, soit, autour de son cou. Recoller les morceaux. Incapable de se lever, elle prend un sceptre qui traîne miraculeusement tout près d'elle et frappe maladroitement sur la tablette pour le faire tomber. Dans son élan, elle réussit à l'atteindre, mais percute à la fois une des lanternes qui termine sa chute directement sur son bras droit. L'huile se répand rapidement et le feu prend d'assaut son membre sans défense. N'ayant pas la force de hurler, elle pleure doucement. Elle ramasse le pendentif et le serre dans sa main. Ne voulant en aucun cas le lâcher, elle frappe avec sa main close son bras enflammé. Non seulement ce geste n'éteint pas le feu, mais il ne fait que causer des dommages supplémentaires. L'objectif n'ayant pas été atteint, les flammes continuent de causer des ravages importants. Caroline a la soudaine et brillante idée de prendre du sable et d'enterrer son bras. Le feu maintenant disparu fait place à de la chair noircie et brûlée. La douleur est si intense que Caroline supplie Dieu de venir la chercher. Elle ferme ses yeux remplis d'eau et sombre dans un profond sommeil qui s'apparente à un coma provoqué par l'intolérance à une souffrance trop intense.

C'est terminé et elle le sait. Les heures qui lui restaient à vivre se sont rapidement changées en minutes. La chaleur présente dans son corridor blanc est aussi insupportable que les souffrances causées non seulement par ses nombreuses blessures physiques, mais également, par ses souffrances psychologiques. Elle se sent détruite, ruinée. Elle regrette tant de choses. Tous ces souvenirs qui refont surface lui font autant de mal que de bien. Comment cette relation sororale si parfaite a-t-elle pu dégénérer à ce point ? Comment a-t-elle pu laisser la jalousie et l'orgueil contrôler et détruire toute sa vie ? Elle réalise que même si elle adorait sa sœur, le fait de toujours avoir ressenti que Juliette était plus jolie, plus gentille et beaucoup plus aimée aux yeux de tous avait fait grandir au fond d'elle un certain malaise qui s'était transformé, avec les années, en jalousie et finalement, en haine. Si au moins elle en avait parlé au lieu de garder tout ça à l'intérieur. Elle n'en serait probablement pas là, aujourd'hui.

On dit souvent «Avoir su!» C'est exactement ce que Caroline se dit en ce moment. Elle souffre tellement qu'elle ne ressent plus rien. Elle tente de se réfugier dans la seule partie de son corps encore fonctionnelle, soit son cerveau, en attendant le moment fatidique. Les yeux clos, elle tente d'imaginer sa vie si elle ne s'était pas brouillée avec Juliette. Recommencer à zéro. Elle commence par s'imaginer les

repas en famille où tout le monde rit. Elle voit sa mère gronder son père comme à l'habitude, car il éructe à la table, ce qui a toujours fait rire les deux sœurs. Ensuite, elle accompagne Juliette durant toute sa grossesse. Elle l'aide de bon cœur à préparer la chambre du bébé, magasine, l'encourage quand c'est difficile. Elle assiste à l'accouchement, elle pleure lorsqu'on lui fait l'honneur d'être nommée marraine. Elle imagine sa sœur très éreintée après avoir donné naissance à son fils et lui prépare des petits plats, l'aide avec son ménage, garde le bébé pour lui donner une pause qu'elle accepte volontiers. Caroline assiste au premier mot de l'enfant, ses premiers pas, sa première dent, son premier cornet de crème glacée, sa première chute. Elle dessine, fait des casse-têtes, joue avec des camions, regarde des émissions pour enfants ennuyantes, mais est heureuse de le faire. Elle garde le petit à coucher, mais est incapable de dormir, car elle ne peut s'empêcher de le regarder. Elle honore son rôle de tante en lui montrant à faire des mauvais coups, à prononcer des mots interdits. Elle le prépare à la venue du nouveau bébé, dont le sexe est une surprise. Elle lui montre comment être un excellent grand frère, comment il doit aimer et protéger sa petite sœur nouvellement arrivée. Elle rêve de sorties au parc, au Biodôme, au cinéma, à la Ronde... Toutes les cochonneries interdites dégustées en cachette. Les secrets que l'on ne confie qu'à sa tante préférée qui ne juge jamais, qui donne les meilleurs conseils, et ce, sans les trahir. Elle s'imagine la joie sur son visage lorsque le petit reçoit, de sa part, son premier cadeau de fête, son premier cadeau de Noël, ayant autant pour but de l'amuser que de casser les oreilles de sa mère. Caroline ouvre les yeux brusquement.

Elle a une soudaine illumination. Elle se rappelle maintenant le pourquoi du comment de sa querelle. C'était un soir de Noël. C'était au sujet de cette maladie mentale qui plongeait leur famille dans l'obscurité et la honte depuis des générations. Comme leurs aînés n'en parlaient pas vraiment, les filles ne savent pas exactement quel mal ronge la famille, mais il semble faire son apparition vers la fin vingtaine, début trentaine, et il saute une génération. Leur grand-mère était atteinte de cette tare, leur mère avait été épargnée, c'était donc incontestablement leur tour, histoire de suivre cette merveilleuse tradition. Pendant ce fatidique souper de Noël, Caroline avait un peu perdu les pédales.

Juliette venait tout juste d'offrir à ses parents une jolie boîte qui renfermait une suce. Une façon ridicule d'annoncer qu'on est enceinte, selon Caroline. Sentant un feu naître en elle, le sentant grandir très rapidement, elle se souvient avoir tenté de détourner l'attention pour redevenir le centre d'intérêt. Elle avait fait un commentaire désobligeant et tout à fait futile envers son père. Elle considérait qu'il n'était pas assez démonstratif lors de sa réception de cadeaux. Elle se souvient également de lui avoir fortement suggéré de leur faire part de son mécontentement, sinon personne ne lui offrirait plus rien. La majorité des membres de la famille avaient consommé de l'alcool raisonnablement, mais Caroline avait, comme à l'habitude, un peu exagéré. Pensant faire une bonne blague, Juliette avait mentionné que sa sœur avait exactement l'âge requis pour développer la mystérieuse folie familiale et qu'elle devrait faire

attention. Tout le monde avait ri. Sauf la principale intéressée. Caroline, insultée, incapable de gérer tout le mal qui dormait en elle, explosa. Elle s'était levée, furieuse, et avait crié à sa sœur que c'était la dernière fois qu'elle l'humiliait et lui manquait de respect ainsi devant toute la famille. Elle avait totalement perdu le contrôle. Sa réaction fut démesurée. Hystérique, elle avait commencé à lancer des objets, jeter des cadeaux dans le feu, cracher sur un membre de la famille. Pour lui remettre les idées en place, Juliette lui avait donné une bonne claque en plein visage, tout en lui demandant de se ressaisir au plus vite. Ce fut la goutte qui a fait déborder le vase. Trop c'est trop. Caroline, surprise par une main imprégnée qui lui brûlait encore la joue, avait par la suite envoyé promener toutes les personnes présentes et avait quitté précipitamment la maison de ses parents. C'est là que tout avait commencé.

Le vingt-cinq décembre. Une journée qui a comme objectif de réunir les personnes qu'on aime et de leur rappeler qu'elles sont importantes. Leur dire que même si l'on ne les voit pas souvent, on pense à elles, et qu'elles sont indispensables pour nous. Un moment qui aurait dû remplir tout le monde de joie suite à l'arrivée imminente d'un nouveau membre dans la famille. Mais Caroline, elle, avait tout détruit. Emportée par la colère refoulée depuis trop longtemps, elle avait perdu les pédales sans aucune raison valable. Elle se souvient maintenant qu'elle s'était dit que tant qu'à vivre dans une famille qui ne l'appréciait pas à sa juste valeur, qui la traitait d'aliénée mentale, elle préférait rester seule, à l'écart. Comme si c'était possible que notre propre famille puisse penser ainsi. Ridicule. Elle avait pris sa voiture, puis roulé jusqu'à un pont. Elle s'était stationnée, avait marché jusqu'au milieu, et regardé la rivière sur le point d'être gelée pendant un long moment. Elle avait pensé sauter, mais manquait largement de courage. Ses parents auraient peut-être de la peine, sa sœur se sentirait peut-être coupable jusqu'à la fin des temps, et ce serait bien fait pour elle, mais elle finit par se dire qu'ils ne valaient pas la peine qu'elle meurt pour eux. Elle avait arraché son pendentif, l'avait lancé à l'eau et s'était juré de ne reprendre contact avec sa sœur que le jour où elle s'excuserait. Des excuses sincères.

Elle avait secrètement rêvé de ce moment propice où elle aurait enfin la chance de placer sa sœur dans une situation où elle devrait se plier, s'agenouiller devant elle, la supplier. Elle n'avait plus qu'à attendre et tenir son bout. Elle avait ensuite sombré dans l'alcool toute la nuit, et les jours suivants. Pouvait-elle être si en colère et vouloir autant oublier cet événement que son cerveau avait tout simplement effacé cette soirée ? Après mûre réflexion et du recul, elle se dit finalement que le grave abus d'alcool avait beaucoup plus de chances d'avoir embrouillé sa mémoire. Elle prend alors conscience du ridicule de la chose. Tout ça, pour ça. À cause d'une simple blague de mauvais goût, d'une claque bien méritée, elle avait renié sa sœur, sa famille. Elle aurait pu être fâchée quelques jours et aller arranger les choses par la suite, mais non. Elle aurait pu lâcher prise et se concentrer sur sa nouvelle fonction de « matante » gâteau, mais non. Elle refusait catégoriquement de piler sur son orgueil. Elle devait à tout prix gagner son point. Elle avait besoin qu'on lui dise qu'elle avait raison et que Juliette lui devait des excuses. Personne ne l'a fait et elle sait maintenant pourquoi.

Parce qu'elle avait tort. Parce que ce qu'elle a fait est inacceptable. Est-ce que ça valait la peine ? Sûrement pas. Ce qui la tourmente le plus n'est pas de réaliser qu'elle avait des torts, mais de comprendre, de voir la présence du mal et de l'insensibilité présents dans ses pensées et dans son être tout entier. Noël. Le 25 décembre. Là où tout a commencé. La porte 25. Ça y est, cette fois c'est la bonne.

Elle se tourne sur le ventre. Rester positive, rester forte. La sortie n'est plus très loin. Non, elle est loin, vraiment loin. Avec une jambe, un bras et un doigt en moins, un œil non fonctionnel, des côtes brisées, une plaie à l'abdomen, des éraflures et des ecchymoses partout, c'est un trajet interminable. Mais elle doit y parvenir. À l'aide d'un bras et d'une jambe, elle se traîne du mieux qu'elle peut. Elle sent du liquide s'écouler de l'ouverture qu'elle a au ventre. Autant elle ne trouve pas la traînée rouge laissée derrière elle rassurante, autant cette dernière l'aide considérablement à glisser sur le sol. À bout de souffle, elle prend une pause. La joue droite collée au sol, elle essaie de régulariser autant que possible sa respiration qui commence à se montrer de plus en plus gênante et distante. C'est quoi cet endroit ? On voulait lui faire passer un test ? Quelqu'un voulait lui faire passer un message ? On voulait lui faire réaliser l'ampleur des conséquences de ses actes ? On voulait lui faire voir son vrai visage ? Mais qui est derrière tout ça ? On voulait lui faire comprendre à quel point elle est méchante, insipide, ingrate et sans-cœur ? Et bien bravo ! C'était réussi. Finalement, tout ça aura donné quoi ? Elle n'aura jamais la chance de réparer le mal qu'elle a fait. Sa sœur avait raison. Elle se dit qu'elle est assurément atteinte de cette folie. Jamais une personne saine d'esprit n'aurait pu faire ce qu'elle a fait. Renier ses parents, sa sœur et le pire, deux enfants. Être à la place de Juliette, elle ne se pardonnerait jamais d'avoir rejeté ainsi ses enfants, de n'avoir montré aucun intérêt pour eux, de leur avoir souhaité du mal. Il faut vraiment être dérangée. Au fond, elle se félicite de ne pas faire partie de leur vie. C'est le plus beau cadeau qu'elle ne leur fera jamais. Personne n'a besoin d'une personne comme elle dans son entourage. Mais elle donnerait tout pour avoir une seconde chance. Tout recommencer. De la bonne façon, cette fois. Présenter à tous la nouvelle femme qu'elle est devenue, enfin... celle qu'elle projette de devenir avec beaucoup de travail et d'efforts. Mais surtout, avec de l'aide et de l'amour. Pour la première fois de sa vie, Caroline ne pense pas qu'à sa propre personne. Ça lui fait un grand bien, c'est valorisant et le plus surprenant est qu'elle aime ce sentiment d'accomplissement. « Le plus important dans la vie n'est pas son propre bonheur, mais celui qu'on peut offrir à ceux qu'on aime. »

Un ultime effort. Elle veut y arriver. Elle va y arriver. Le numéro 25 est juste là. Encore trois ou peut-être quatre portes avant la sortie. Elle a plusieurs fois cru que la prochaine serait la bonne, mais elle reste convaincue qu'elle n'aura plus à le souhaiter. D'une façon ou d'une autre, elle sera libre. Derrière cette porte se trouve soit la sortie, soit la mort. Elle aurait par contre voulu avoir le choix. Le choix de ne pas mourir ainsi. Encore quelques pieds et ça y est. Elle plie sa jambe et pousse avec ses orteils et son genou. Elle tire avec sa main. Une surproduction de sueur résulte de la chaleur accablante qui règne dans le corridor et de ses efforts inhumains.

Elle est trempée. Enfin la voilà. Juste devant elle. La porte est embrouillée, mais la poignée semble briller. Caroline lève son bras pour l'atteindre, mais à la seconde où sa main calcinée se dépose sur la poignée, la douleur l'emporte sur la persévérance. Découragée, elle se tourne sur le dos et regarde la porte, les yeux remplis de larmes brûlantes. Elle ne peut abandonner si près du but. Elle a si longtemps rêvé de ce moment. Sortir d'ici. Prenant son courage à deux mains, elle rassemble tout ce qui lui reste d'énergie et réussit à s'asseoir. Elle ouvre la porte de sa main la plus saine et se laisse tomber à l'intérieur.

Porte 25

Des arbres. Deux lumières. Une noirceur terrifiante. Caroline est assise dans une voiture, sa voiture. Elle se souvient de ce majestueux, mais spontané chevreuil qui était sorti du bois pour ensuite se retrouver au beau milieu la route. Elle avait tenté de l'éviter, mais elle roulait si rapidement qu'elle avait dérapé. Son abusive consommation d'alcool avait largement perturbé sa vue, son jugement et ses réflexes. Elle regarde autour d'elle. Le feu dévore tout sur son passage, y compris son bras. La vitre avant a éclaté, le ballon gonflable a explosé et provoqué la présence de nombreux morceaux de vitres dans son visage et son œil. Le côté de la voiture, complètement défoncé, lui a écrasé la jambe. Le bras de vitesse est logé dans ses côtes et un bout de métal en provenance du tableau de bord est confortablement installé dans son abdomen. Son siège et elle ne semble faire plus qu'un. Elle est incapable de bouger, de penser et peine à respirer convenablement. Son seul sens fonctionnel sur le moment est son ouïe, qui détecte la sonnerie agaçante d'une portière ouverte. Selon elle, ce bruit est la dernière chose qu'elle entendra. Elle se sent partir. Elle sent son corps lâcher prise de plus en plus. Son âme s'effrite, se dissipe peu à peu. Elle ouvre les yeux pour une dernière fois.

Si les phares sont allumés, si la lumière du plafond brille, si ce tintement de cloche régulier se fait entendre... C'est que la voiture est toujours en marche. Elle penche légèrement la tête vers son bras gauche et lui ordonne de se lever. Il tremble. Il bouge de quelques centimètres, puis retombe. Une nouvelle source lumineuse fait son apparition. De toutes les couleurs. Puis des sirènes se font entendre. Les secours arrivent. Il sera probablement trop tard pour la sauver. «Dépêchez-vous, pitié!» se dit-elle. Elle ferme les yeux et se concentre. Son bras se lève et sa main se rend miraculeusement jusqu'au volant. De son doigt, elle appuie sur une touche. Elle marmonne quelques mots. Un message préenregistré lui demande d'énoncer clairement sa demande. «Juliette cellulaire». Une sonnerie de téléphone se fait entendre. Puis, quelqu'un décroche.

-Caroline ?

-Par... donne... moi... s'il... t... puis elle rend son dernier souffle.

FIN

